



Elisabeth

Portrait de la REINE ELISABETH (avec autorisation spéciale de S. M.).

Speight, London.

Il est l'un de ceux que, dans la nuit, j'ai dû prendre par le bras et envoyer au secours de quelque blessé at-tardé. Sans doute, dans l'obscurité, il nous aura perdus, malgré le soin mis à s'assurer que nous ne laissions per-sonne derrière.

— Comment as-tu fait pour nous perdre ?

— Le blessé ne pouvait plus marcher, alors je l'ai porté et nous n'allions pas vite...

Bref, ils ont fait route à tâtons, sachant simplement qu'il fallait arriver à l'Yser. A la hauteur de la passe-relle, ramenée par précaution le long de la rive gauche après notre passage, le petit fusilier commença à se dé-



Le plus jeune soldat de l'armée belge, S. A. R. le Prince Léopold, duc de Brabant, soldat à 13 1/2 ans.

vêtir pour franchir la rivière à la nage et faire rétablir le pont. On le vit, il put se faire reconnaître, et le voilà. Dans sa simplicité, il est incapable de comprendre que ce qu'il a fait là est héroïque ; il répète obstinément : « Le lieutenant m'avait dit. »

A la première distribution de récompenses qui a suivi, Paillard a reçu la médaille militaire, mais je crois bien qu'il n'a jamais compris au juste pourquoi.

A six heures du matin, grand branle-bas : tout un groupe d'artillerie vient de s'installer autour de la ferme ; il appartient au 60^e régiment, envoyé en hâte au secours de l'amiral pendant l'affaire d'hier, et arrivé cette nuit. Les batteries ayant le don d'attirer les obus, le commandant du groupe nous prie poliment d'aller nous reposer ailleurs.

Voilà la compagnie partie, officiers en éclaireurs, explorant les environs pour trouver à caser leurs hommes. Auprès d'un des multiples ruisseaux de ce pays aquatique le logis est trouvé ; une tranchée couverte, œuvre du génie belge, recevra deux sections, les deux autres s'abriteront chacune dans une petite grange. La ferme où le capitaine s'installe avec moi ne fut jamais bien grande : un obus a déjà éventré la meilleure des trois pièces : la famille flamande s'est réfugiée autour du fourneau de la cuisine, nous laissant, pour la journée, une salle aux vitres brisées, à travers lesquelles des rideaux, loques mouillées, s'agitent aux courants d'air violents.

Il faut pourvoir d'urgence au ravitaillement, car nul convoi, nul fourrier ne nous découvrira par ici : deux porcs et des pommes de terre, la suprême ressource du paysan belge, constituent pour nos matelots fatigués un

vrai festin, surtout un festin chaud. Précieuse chaleur, qu'on emmagasine avec d'autant plus de plaisir que le temps s'est gâté, un vent humide et froid souffle en rafales.

Au moment de placer, le soir, les sentinelles chargées de prévenir en cas d'alerte, le caporal de pose demande tout naturellement au capitaine le mot d'ordre. Nous ne l'avons pas reçu : faisons-en un à notre usage. En souvenir du chef excellent que le bataillon perdit hier, ce sera « Rabot ». Mais nos matelots ne consacrent pas si vite la gloire de leurs commandants : cinq minutes plus tard, le mot qu'on se transmet est devenu « Mirabeau » : un cuirassé, tout le monde connaît ça ; le nom du chef de bataillon, quelques gradés seuls le savent, en dehors des agents de liaison.

Pendant la nuit, violente tempête de vent et de pluie. Mon caporal de ronde manque le ponceau qui traverse devant la ferme, car on n'y voit pas à deux pas, et la giboulée cingle, obligeant à courber la tête. Le canal est profond, il perd pied, patauge, finit par s'en tirer, mais son fusil y est resté.

Le capitaine et moi avons délicieusement dormi sur du foin, dans le coin aux outils, après en avoir expulsé, pour nous faire place, la classique baratte.

Les quatre habitants de céans nous regardent plutôt d'un mauvais œil ; pourtant nos hommes sont très sages, et ces pauvres Belges, dont les hardes sont déjà nouées dans des paquets préparés en vue d'une fuite rapide, profitent amplement de notre séjour en nous vendant à prix d'or lait et pommes de terre ; ils doivent nous considérer comme responsables de cette guerre qui dévaste leurs champs, ruine leurs maisons.

Nous recevons des renforts du dépôt de Toulon. »

Voilà ce que nous dit cet intéressant journal de campagne.

Il nous apprend la chute de Dixmude, mais ne nous dit rien de la suite des événements ni des scènes horribles qui s'y déroulèrent et dont les fusiliers ne pouvaient se rendre un compte exact, isolés qu'ils étaient dans leurs positions respectives.

Pendant la nuit du 7 au 8 novembre les Allemands lancèrent les premiers assauts, qui furent repoussés.

A l'aube l'ennemi réitéra ses efforts, qui étaient dirigés surtout contre le cimetière de Dixmude, où les habitants de la paisible petite cité avaient confié à la terre les êtres aimés, sans avoir pu jamais croire qu'une guerre sans pitié viendrait y troubler le dernier repos des morts. C'est cependant ce qui se produisit et cette horreur nouvelle vint s'ajouter à toutes celles qui avaient affligé la ville de l'Yser.

Le mur de clôture s'effondra sous les coups de l'artillerie ; des Belges et des Français se retranchèrent derrière les débris et tirèrent sans répit sur toutes les patrouilles qui se risquaient en dehors du château.

Mais le 8 ils virent arriver vers eux non plus des patrouilles, mais des soldats gris en rangs serrés, et conduits par des officiers. L'ennemi entreprit un assaut. Il enleva une tranchée, mais fut rejeté par une violente contre-attaque, dirigée par le lieutenant Melchior.

De nouvelles masses se présentèrent peu après et les combats reprirent avec fureur.

Les fusiliers tiraient, tiraient toujours, abattant une multitude d'ennemis, mais les survivants ne reculaient pas ; ils avançaient par bonds et finalement en vinrent aux mains. Ce fut une lutte sans nom. On se battait sur les tombes, au milieu des pierres brisées, des croix mutilées, des ossements, des couronnes détruites, ou, chose encore plus effroyable, des soldats tombaient dans les caveaux et se massacraient au-dessus des squelettes dans une atmosphère irrespirable.

De nouveau les Français repoussèrent les Allemands, mais l'état-major décida d'évacuer le cimetière et de ramener les intrépides marins sur des positions de repli.

Quoi d'étonnant, si au cours des nuits mystérieuses quelques hommes furent frappés de folie en ce cimetière tragique ?

Dixmude même était un enfer. Une vie lugubre s'agitait encore parmi les ruines. Par intervalles on entendait des cris perçants poussés par des chiens ou des chats farouches qui se disputaient le butin, et les sen-



Notre cavalerie à l'Yser.

tinelles qui percevaient tous ces bruits songeaient avec effroi que ce butin était le cadavre d'un camarade.

Combien de morts gisaient entre les décombres ? Nul ne venait les enterrer. Des cadavres de chevaux, disséminés çà et là, repandaient une odeur pestilentielle.

Et les deux armées ennemies continuaient à se battre pour la possession de cette ruine lamentable.

Le 10 novembre les Allemands essaient de la prendre et pour atteindre ce but ils déploient tous leurs efforts.

La ligne de défense en arc de cercle est toujours intacte devant la ville : les 9e, 10e et 11e compagnies de fusiliers occupent les positions entre l'Yser et le canal d'Handzaeme en travers de la route de Beerst; puis il y a des Sénégalais entre le canal et le chemin de fer près de la gare, des Belges de la gare à la route d'Eessee, des Sénégalais et des fusiliers depuis la route qui longe le chemin de fer et franchit la route vers Woumen jusqu'à l'Yser.

L'artillerie allemande est en action vers le nord entre Beerst et Keyem, au nord-ouest près de Kortekeer, sur la route devant Vladsloo et au sud près du château.

Voilà pour la rive est de l'Yser. Sur l'autre rive se trouvent des fusiliers, des Belges et des territoriaux.

Mais l'ensemble de ces troupes ne forme qu'une force très insuffisante contre l'ennemi.

La bataille décisive commence donc le 10 novembre. A 10 heures du matin un bombardement d'une violence inouïe se déchaîne sur toute la ligne. Une grêle d'obus s'abat sur toutes les tranchées, occasionnant d'embellée des pertes importantes. Ce bombardement, qui prépare l'offensive de l'infanterie, se prolonge pendant une heure. A onze heures 12.000 « feldgrau » se ruent vers Dixmude.

Cette attaque ressemble à celle du début de la bataille de l'Yser, lorsque l'état-major impérial croyait pouvoir écraser sans peine une petite armée insignifiante. Mais depuis, il a beaucoup appris, il a mieux organisé l'assaut et de plus il connaît nos points faibles. Ce sont d'ailleurs des troupes fraîches et bien équipées qui vont au feu. Déjà auparavant on avait voulu détourner l'attention en exécutant un mouvement contre la 9e et la 10e compagnies du 1er régiment des fusiliers entre l'Yser et la route de Beerst.

L'ennemi essaya de se glisser entre la rivière et l'aile gauche des Français, afin de provoquer de la confusion parmi nos troupes et de faire converger nos efforts vers ce point. Mais malgré sa supériorité, cette manœuvre ne lui réussit guère et l'attaque fut repoussée par les deux compagnies soutenues par le feu de l'infanterie et celui d'une batterie de 75, postée de l'autre côté de l'Yser.

Toutefois la ligne cède, près du chemin de fer du côté d'Eessee. Les Sénégalais ne peuvent résister au feu trop

violent. Ils battent en retraite, ceux du moins qui ne sont pas ensevelis sous les masses de terre soulevées par les projectiles. Des Allemands franchissent le canal d'Handzaeme et attaquent la 11e compagnie dans le flanc. Celle-ci est décimée et les survivants se retirent auprès de leurs camarades de la 9e et de la 10e compagnie.

L'ennemi pénètre dans la ville, enlève le poste d'ambulance du docteur Guillet à la Maison Espagnole, et attaque le poste du commandant Rabot, au côté nord des rues. Rabot y commande une réserve. Mais ici se produit ce fait étrange : les troupes grises se trouvent entre la 1re ligne et la réserve, qui doit donc aller au feu la première ; c'est un petit groupe misérable, comptant 60 hommes au total, dont 4 seulement parviennent à s'échapper ; une sentinelle avait vu arriver le détachement ennemi et avait donné le signal d'alarme.

De Nanteuil, dont nous avons déjà parlé, commande à cet endroit. Il s'expose bravement pour prêcher la résistance lorsqu'il est atteint par une balle.

Ses hommes peuvent encore l'emporter. Le vaillant chef sait qu'il est condamné ; il n'a plus qu'un désir : mourir en France ! La paralysie déjà le gagne, mais une flamme suprême illumine son noble visage. Mourir en France... Le soir on le transporta à Malo près de Dunkerque, où il rendit l'âme, de sorte que son vœu le plus cher fut réalisé.

Dixmude est perdu définitivement. Au sud, près d'Eessee, la ligne est enfoncée, au nord elle est isolée du reste des troupes, l'ennemi pénètre au cœur de la ville et reçoit bientôt des renforts. Il peut diriger son feu de tous côtés et prendre les Français de front, de flanc et à revers.

Il place des mitrailleuses, établit des retranchements dans les ruines et pendant quelques instants il semble bien que les Allemands sont fortement établis dans toute la petite ville.

La lutte se poursuit dans les rues. Le vainqueur devra payer cher encore l'occupation de Dixmude. Le commandant Rabot tombe et les survivants sont pourchassés comme des fauves.

Les Allemands rassemblent des prisonniers et les font marcher devant eux comme un bouclier vivant, ainsi qu'il est dit dans le journal de campagne cité ci-dessus.

Les Français, furieux de tant de lâcheté, grincent des dents, mais que faire ? Ils sont incapables de tuer leurs propres frères. Les bandits gris s'agenouillent derrière leurs victimes sans défense et tirent sous leurs jambes.

Un major exerce le commandement et ordonne à un des prisonniers de crier à ses camarades qui sont sur l'autre rive qu'ils doivent se rendre.

« Comment pouvez-vous penser qu'ils se rendront ! Ils sont dix mille ! » répond le fusilier.

Il exagère un peu : Dixmude avait à peine 200 défenseurs.

Quelques prisonniers sautèrent à l'eau et se sauvèrent à la nage.

Les sections se concentrent alors pour défendre le Haut-Pont, la porte du Veurne-Ambacht et celle de la France même.

Les Allemands et les Français forment dans la ville infernale un véritable enchevêtrement; on tire, on se bat à la baïonnette, avec la crosse du fusil, à coups de poing, on se moid, on s'étrangle mutuellement.

A 3 heures de l'après-midi la moitié des défenseurs ont été mis hors de combat, morts, blessés, ou prisonniers, et les troupes impériales continuent à affluer par la brèche, que le commandant Mauros et le lieutenant de vaisseau Daniel ont vainement essayé de boucher.

Les derniers défenseurs se replient enfin vers le point le plus dangereux, où déjà tant d'événements se sont déroulés; le Haut Pont, d'où part la route de Caeskerke qui mène à Furnes.

Et ils jurent que l'ennemi, même s'il prend Dixmude, ne passera pas l'Yser.

La compagnie Mauros bat en retraite sous un feu violent. A six heures on se bat encore aux abords du pont du côté de la ville.

Mais l'amiral a donné l'ordre de ramener les troupes sur l'autre rive.

Ce fut une effroyable journée.

« Chère mère, écrira quelques jours plus tard le fusilier E. J. d'Audierne, je vous dirai que, le 10 de ce mois, je ne chantais pas la gloire à Dixmude, car, sur ma compagnie, on est retourné une trentaine. Ce jour-là, je croyais y rester; mais, comme le courage m'a emporté, j'ai pu me retirer avec beaucoup de misère. Et il y en a beaucoup qui étaient forcés de se f... à la nage pour se sauver. »

« Cette journée du 10 fut fatale », écrit de son côté l'enseigne H., au lieutenant du vaisseau de Périnelle.

« La brigade fondit; nous ne sommes plus que 5000 sur 6000. Des compagnies entières, telles que la 11e et la 12e, ont disparu. » Et il nomme une quantité d'officiers qui sont tombés devant la malheureuse ville.

Généralement on ne rapporte au sujet des fusiliers que des anecdotes dans le genre de celle-ci :

Une attaque se déclanche, les Allemands avancent, mais le lieutenant ordonne de suspendre le tir et de se baisser.

Mais l'un des hommes persiste à rester debout; sa tête dépasse le parapet, et cependant les balles sifflent à la ronde.

« Baisse-toi donc, animal! Veux-tu te baisser », crie l'officier.

Pas de réponse.

« Veux-tu te baisser ou je te f... quinze jours!

Rien.

« Je te f... trente jours.

Enfin une réponse :

— J'peux pas, chef, j'ai un litre dans chaque poche et je n'ai pas de bouchon... »

Sans doute des récits semblables avaient le don d'exalter les âmes, mais ces anecdotes ne peuvent effacer l'horreur du drame qui se déroula dans ces parages, où des enfants de 17 et 18 ans moururent dans la boue et le sang, où furent endurées des souffrances inouïes, où tant d'existences furent coupées dans leur fleur.

Ce n'est pas une anecdote quand on dit que les fusiliers étaient tellement exténués qu'ils rêvaient debout ou en marchant.

Et la preuve de l'angoisse qui étreignait ces âmes, c'est la démence qui se releva si souvent au cours des combats.

Des fusillades se déclanchaient à l'improviste, l'ennemi était là, on tirait à l'aveugle et l'on était prêt à charger; le matin, on découvrait une vache tuée.

Pendant une nuit obscure on ouvrit un feu violent sur des ennemis supposés, qui semblaient traverser l'Yser à la nage, jusqu'au moment où l'on constata enfin qu'on gaspillait ses munitions sur des tonneaux vides flottant à la surface de l'eau.

Dans une autre circonstance, c'est une attaque exécutée contre un troupeau de brelbis errantes. Ces hallucinations se produisirent surtout au cimetière où, pendant les bombardements nocturnes, les soldats étaient souvent recouverts par des ossements arrachés aux tombeaux. Et

il arrivait fréquemment que l'on poursuivait à coups de feu un arbre ou l'ombre d'un objet.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si toutes ces horreurs répandaient dans ces corps épuisés une angoisse folle et presque insurmontable.

Pour donner du cœur à ses hommes un officier qui commandait au cimetière de Dixmude avait imaginé un moyen peu banal, (1)

« Les attaques se succédaient. On tirait dans le noir sans rien voir, mais on sentait l'ennemi tout proche. Dans ce cimetière nous nous abritions dans des trous.

L'atmosphère était irrespirable, les détonations vous ébranlaient le cerveau, les cadavres de toutes sortes étaient secoués par les obus, de même que les tombes du cimetière se défonçaient. Aussi, par moments, on se pinçait les narines, et la tête devenait lourde, mais, ce qui faisait plaisir, la dizaine marchait à souhait. »

Un mot d'explication sur cette singulière expression.

L'officier, voyant combien ce déluge de marmites impressionnait les hommes, eut l'idée de compter à haute voix les obus qui tombaient à moins de 5 mètres en avant ou en arrière et, après chaque dizaine, les hommes répétaient en chœur, à pleine voix : « Dix. » En moins d'une heure, on avait compté cent soixante-quinze obus. Cet exercice raffermi le moral des soldats au milieu de la mitraille.

Ce n'est pas une anecdote, mais un terrible tableau que nous trace en quelques lignes le quartier-maître P..., de Vannes :

« A dix heures du matin, le bombardement commence. On entend des cris lamentables. Ce sont des malheureux blessés ensevelis qui appellent au secours. Il faut sortir des tranchées et aller déblayer sous le feu de l'ennemi.

» On dégage d'abord S... C'était jadis un beau gars, bien planté, de figure avenante, de joyeuse humeur, ce qu'on est convenu d'appeler un bel homme. Or, que reste-t-il de cette brillante jeunesse? Un malheureux dont les bras et les jambes sont broyés. »

Voilà une des scènes affreuses qui se produisirent à Dixmude et autour de cette ville.

Celle-ci, quand elle tomba aux mains des Allemands, n'était plus qu'un amas de pierres et en même temps un immense cimetière où reposaient des Belges, des Français et des Allemands.

L'amiral fit sauter les ponts et l'artillerie lourde reçut l'ordre de bombarder Dixmude.

C'était là un ordre terrible, car il y avait dans la ville beaucoup de soldats français blessés.

Aussi entendait-on l'amiral murmurer :

« Ah! mes pauvres marins! »

Mais le commandant jugea cet ordre indispensable pour maintenir le front de l'Yser.

Les deux adversaires étaient à 25 mètres l'un de l'autre, séparés seulement par l'étroite rivière. Et cette situation se prolongea durant quatre ans.

La fameuse minoterie avait également été dynamitée par Ronarc'h; elle avait résisté au bombardement.

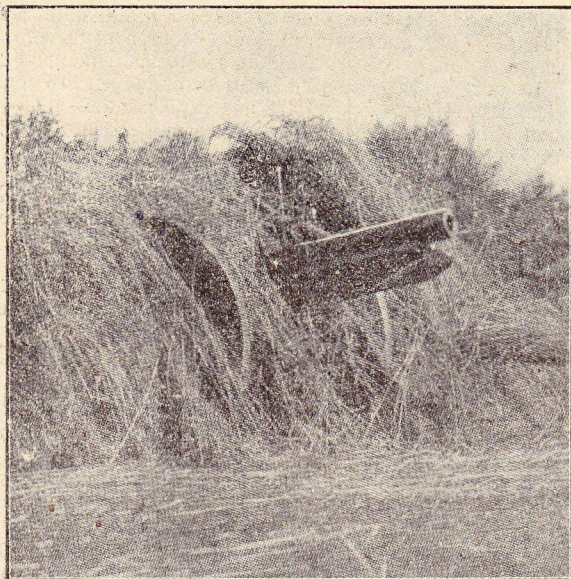
On comprend sans peine que les Français citent toujours Dixmude quand ils parlent de leurs fusiliers, mais ils n'oublient que trop les Belges dont ils sous-évaluent le rôle pendant la défense de la ville. Nous avons décrit plus haut les exploits de nos troupes qui résistèrent ici jusqu'au bout au prix de grandes pertes et de souffrances indicibles. Et jusqu'au dernier jour nos compatriotes restèrent sur la première ligne de défense.

L'incendie de la minoterie, qui terminait la défense de Dixmude, devait être le dernier feu de ce grand holocauste fait au droit et à la liberté.

Dixmude n'était plus qu'une ruine tragique et grandiose. La noble église Saint-Nicolas avec son magnifique jubé avait disparu, ainsi que l'hôtel de ville, le béguinage si original, la Maison Espagnole, le parc Bortier, quantité de jolies façades comme le « Papegai ». Ainsi était anéanti un des plus charmants vestiges de l'ancienne Flandre, si souvent reproduit par nos meilleurs artistes.

Les Allemands lancèrent dans le monde entier de sonneils bulletins de victoire. Et cependant le résultat atteint était plutôt piètre. Dans l'espace de 26 jours (du

(1) Carnet de route de l'officier Le G...



Canon belge camouflé à Nieuport.

15 octobre au 10 novembre) ils avaient conquis deux kilomètres de terrain environ, une partie du vieux petit canal d'Handzaeme à l'Yser, et cela leur avait coûté des milliers de vies humaines. La fleur de l'empire avait péri au milieu de flots de sang.

Lorsqu'ils firent leur entrée dans la ville, les Allemands rencontrèrent encore quelques civils, qu'ils expédièrent à Thourout.

A Eessen les prisonniers enfermés à la brasserie virent passer 600 prisonniers de Dixmude, des Belges, des Français et des Sénégalais.

Le lendemain quelques autres suivirent; on leur fit passer la nuit dans une étable.

Les Français avaient capturé deux officiers supérieurs allemands.

Un officier français leur raconta qu'il n'y avait en face d'eux que 60.000 fusiliers, tandis que les effectifs ennemis s'élevaient à 40 ou 50.000 hommes.

En apprenant cette nouvelle l'un des officiers supérieurs ne put maîtriser sa rage et il manifesta son désappointement par des trépignements d'impatience.

« Si nous l'avions su, nous aurions au besoin sacrifié 100.000 hommes pour percer », s'écria-t-il.

« Oh ! même avec 200.000 hommes vous n'auriez pu enfoncer le front », riposta tranquillement l'officier.

Nous savons que les Allemands avaient enfermé à la brasserie Costenoble, à Eessen, plus de 500 civils à qui ils répétaient sans cesse que leur séjour dans cet antre empesté se prolongerait aussi longtemps que Dixmude ne serait pas tombé.

Or, ce douloureux emprisonnement avait duré du 15 octobre au 11 novembre. Et à cette date les malheureux ne furent pas encore libérés.

« Quand nous occuperons Dixmude », déclaraient leurs bourreaux.

Le 12 un officier enleva de la maison du brasseur toutes sortes de meubles qu'il empila sur un chariot, et comme une des filles protestait, le forcené la menaça de son revolver.

Au grenier il vola des jambons, des pommes, des poires, un sac d'oignons, une caisse d'allumettes, mille cigares et un pot de beurre.

Il ne laissa même pas en place le tapis de l'escalier ni les baguettes en cuivre et réussit même à découvrir encore des bouteilles de liqueur. Le tout devait servir au logement d'un état-major de division. Dans l'après-midi il enleva encore un poêle et un bac à charbon, qu'il avait oubliés le matin.

La situation devenait de plus en plus dangereuse à Eessen, qui était exposé au feu des Alliés. Les Allemands poussèrent le cynisme jusqu'à demander aux prisonniers si aucun d'eux n'avait se rendre jusqu'à l'Yser

pour inviter les Alliés à cesser le bombardement qui pouvait atteindre leurs propres amis. Personne ne voulut se charger de cette mission.

La dysenterie se déclara parmi les infortunés : des hommes, des femmes et des enfants succombèrent. On obligea des hommes à loger à l'écurie sur le fumier et les pauvres gens ne furent même pas autorisés à remplacer la paille qui répandait une odeur insupportable.

Enfin, le 15 novembre on permit aux 500 prisonniers de partir. Ils durent se rendre à pied à Zarren, où on les entassa dans des fourgons à bestiaux, après une longue attente dans un froid glacial. Des soldats n'hésitèrent pas à maltraiter des enfants.

On transporta le triste convoi vers Thourout. Dans le train un soldat remarqua une femme qui pressait son bébé malade contre sa poitrine. Le butor lui demanda si l'enfant était malade. Et comme la mère répondait affirmativement :

« Eh bien, jetez-le sur la voie, de cette façon il sera mort tout de suite ! » commanda-t-il d'un ton barbare.

L'authenticité de ce fait est affirmée par des témoins dignes de foi. La brute voulut même joindre l'acte à la parole.

On fut obligé d'intervenir pour permettre à la mère de garder son enfant. Le bébé est mort un peu plus tard à Thourout.

Le trajet de quelques kilomètres dura six heures. A onze heures les exilés débarquèrent dans la petite ville. Mais ils n'étaient pas encore libres. On les logea dans différentes salles où ils furent considérés comme prisonniers. Une quarantaine d'habitants d'Eessen y sont morts à la suite des privations et de la misère qu'ils avaient endurées dans la brasserie.

Les réfugiés furent traités en véritables esclaves. Un médecin allemand auscultait des jeunes filles en présence d'hommes et d'enfants. Parfois il se retirait, abandonnant les malheureuses à leur sort.

On déposa une plainte contre lui. Pour toute punition, l'individu fut déplacé et dut aller à l'ambulance de l'Institut Saint-Joseph.

Les hommes étaient astreints au travail, soit en ville, soit au front. Au bout d'un certain temps les réfugiés jouirent d'une plus grande liberté et ils s'en allèrent comme des mendiants sans feu ni lieu.

Les derniers habitants de Woumen, de Vladsloo et un grand nombre d'habitants de Keyem furent transportés également à Thourout. Ceux de Vladsloo durent s'y rendre enchaînés les uns aux autres, ainsi que des mal-fauteurs.

Tels étaient les moyens imaginés par les Allemands pour se venger de leurs échecs sur de pauvres civils.

Ils tenaient Dixmude, mais ne purent avancer plus loin... L'Yser resta une barrière infranchissable.

L'eau s'étendait aux alentours et au milieu de cette immense nappe Dixmude ressemblait à un cap avancé. Ça et là dans la région inondée l'ennemi occupait une petite île, d'où il ne pouvait aller plus loin.

Nous n'avions perdu que la tête de pont. La défense serait facilitée d'autant, car la ligne en arc de cercle devant la ville avait toujours exigé de grands sacrifices.

Les fusiliers restèrent encore à cet endroit jusqu'au 16 novembre. Après la chute de la ville ils y subirent un violent bombardement. La nuit qui suivit la canonnade sévit presque sans interruption. Les tranchées le long de l'Yser et la gare de Caeskerke furent abondamment arrosées de projectiles.

Cette nuit toutes les ambulances, les granges, les caves étaient pleines de blessés. Le docteur Petit-Dutaillis se prodiguait en courant d'un poste de secours à l'autre bien qu'il fut blessé lui-même et qu'il eût la tête bandée.

Dans l'ambulance du docteur Le Marchadour, la plus rapprochée du Haut-Pont, un officier des équipages, le flanc ouvert par un éclat d'obus, agonisait, et un jeune enseigne, assez gravement touché, serrait en souriant la main que lui tendait le commandant Delage.

— Docteur, dit le commandant, aujourd'hui nos pertes sont lourdes.

Dans la bouche du « colonel », qui n'énonçait jamais que le plus parfait optimisme, ces paroles prenaient une signification spéciale.

Le pis est qu'on ne savait comment évacuer les bles-



Prisonniers boches sous la conduite de dragons français.

sés. Les voitures d'ambulance qui, pendant toute la journée, avaient fait la navette entre Forthem et Caeskerke, ne se décidaient pas à revenir. Egarées ou perdues, on l'ignorait.

Disparues aussi, les souples et confortables autos de l'ambulance anglaise qui avaient rendu tant de services au cours du siège et que pilotaient depuis le repli sur l'Yser les mêmes jolies chauffeuses en kakhi des plus impressionnant, guêtres de cuir, pantalons bouffants, redingote de chasse..., le tout assaisonné de beaucoup de grâce et de gaieté.

De beaucoup de courage surtout. Dans maints carnets de la brigade, au tournant d'un feuillet jauni, taché de boue et de sang, passé, comme dans une échappée shakespearienne, la vision furtive de ces Rosalindes du volant, impassibles sous les balles et qui, à la minute critique, bondissaient sur la ligne du feu, chargeaient les blessés et repartaient en coup de vent. Pour ne rien cacher, leur « grément » masculin avait d'abord fait un peu sourire les hommes, jusqu'au jour où, conquis par tant de bravoure, ils nommèrent l'ambulancière-major, lady Dorothee F... fusilier honoraire du 1er régiment et lui décernèrent le ruban de leur formation qui orne depuis son bonnet.

Mais lady Dorothee et ses jeunes amies, manquant pour la première fois d'a-propos, s'étaient portées, ce soir-là, sur un autre point du front.

Un médecin de la division belge intervint heureusement; se rendant aux prières du docteur Petit-Dutaillis, il promit de venir en aide aux fusiliers, bien qu'il eût l'ordre formel de « ne pas exposer ses voitures ».

S'était-il engagé à la légère ?

La nuit s'avavançait, les autos belges n'arrivaient pas. Et le bombardement redoublait.

« L'attente fut longue, écrit le docteur Petit-Dutaillis.

Sur une chaise, Le Marc'hadour, exténué, s'était endormi d'une pièce; son aide Arnould s'occupait des blessés de la grange voisine; le bon aumônier Pouchard, la tête dans une main, conversait avec Dieu.

Des obus de campagne, vomis par une batterie allemande amenée non loin du pont, passaient en sifflant devant notre porte, puis détonaient un peu plus loin; sur le pavé, sur nos murs, les balles grêlaient; et, dans les champs voisins, les dernières marmites de la fête s'écrasaient.

Nous attendions celle qui, en toute probabilité, devait nous rendre visite, quand, dans un moment d'accalmie, cinq autos d'ambulance belge lancés à toute allure s'arrêtèrent devant le poste. Comment, sur cette route balayée d'obus, ont-ils pu être chargés sans lumière et arriver à Forthem sans accident? Comment avons-nous pu nous porter de ce poste de secours avancé sur le second avec tout notre matériel à dos d'homme? Comment, de ce point, Arnould put-il encore aller relever les derniers blessés signalés dans les tranchées de l'Yser et que nous enfournâmes dans une voiture à chevaux qu'équerra à 4 kilomètres de là? Comment, avec ce dernier

convoi, pus-je regagner mon ambulance régimentaire, sous une pluie incessante d'obus qui maintenant nous prenaient de flanc et durant tout le jour avaient défoncé la route, tout cela sans avoir aucune perte à déplorer? »

Le docteur Petit-Dutaillis se le demande encore, mais il ajoute, — et c'est peut-être une explication, — que « le bon abbé Pouchard » ne l'avait pas quitté d'une semelle au cours de ce miraculeux transbordement.

Il régnait parmi ses fusiliers une entente cordiale. Il faut lire, par exemple, la façon toute familière dont certains chefs s'entretenaient avec les marins. Le docteur Petit-Dutaillis nous rapporte dans son « Journal » un de ces colloques typiques.

« Jean Gouin (surnom du marin) admet bien d'être blessé à la tête, au ventre, où vous voudrez, sauf aux doigts; il y tient particulièrement.

Or, hier, il vient trouver Le Marc'hadour avec l'index droit brisé. Il est très énervé.

« Oh! mon didi! mon didi! »

« Qu'est-ce qui te prend? lui dit Le Marc'hadour. Il t'en reste bien assez de ton didi pour écraser tes puces; je vais te renvoyer à ta femme, et quand tu auras un gosse je serai parain, et nous l'appellerons Dixmude. »

Alors Jean Gouin rigole et, au printemps prochain, si son médecin-major n'est pas mort, il lui enverra un panier de moules fraîches. »

Nous savons que le docteur Guillet et tout son personnel avaient été surpris dans leur ambulance de la Maison Espagnole à Dixmude et faits prisonniers. Le docteur Guillet fut échangé, mais son aide, Félix Chastang, fut tué le 11 novembre, au moment où il prodiguait ses soins à des blessés français et allemands en pleine bataille. L'ennemi lui-même a rendu hommage à sa vaillance en gravant sur sa tombe, au cimetière d'Essen, cette inscription: « Ici repose un brave médecin français ».

Sa mère apprit sa mort par le fusilier Jules Brun, qui fut échangé plus tard comme grand blessé et qui donna les détails suivants sur ces journées tragiques:

« J'ai été blessé le 10 novembre vers midi. Je suis tombé à côté de mon capitaine, M. Sérieyx, et, quelques instants après, nous avons été faits prisonniers. Les Allemands nous ont fait marcher devant eux pour traverser l'Yser. Arrivés au bord du canal, nous avons sauté dans l'eau; M. Sérieyx a réussi à traverser à la nage, tandis que moi, ayant quatre balles dans le bras droit, une dans le coude gauche et l'épaule gauche fracturée, je n'ai pas pu nager.

J'ai dû rester sur une épave jusqu'au lendemain vers 9 h. 30. Des Allemands m'ont retiré et m'ont emmené à l'infirmerie où j'ai revu notre brave docteur, M. Chastang, qui, à l'approche de l'ennemi, n'avait pas voulu abandonner ses blessés, et lui aussi était prisonnier. Toute la nuit, il avait parcouru le champ de bataille pour ramasser les blessés qui étaient nombreux.

Il était bon et brave; nous l'aimions beaucoup.

A l'infirmerie, le bon docteur Chastang m'a fait mes pansements et, comme les voitures d'ambulance étaient pleines de blessés et que je pouvais un peu marcher, le médecin allemand lui a dit que nous partions tous deux en avant. Je souffrais beaucoup et mon bras gauche brisé était dans un triste état, je craignais une amputation, mais M. Chastang me disait, lui, qu'il ne soignerait et ferait son possible pour éviter que je sois amputé. Il me soutenait sous le bras, nous avions fait environ un kilomètre hors de Dixmude sur la route d'Essen, lorsque, tout d'un coup, un obus français tombe sur la route derrière nous, et un éclat l'a atteint dans le dos et il est tombé.

Sa dernière parole a été: « Oh! ma... », je pense qu'il voulait dire: « Oh! maman!.. »

Il est mort de suite sans aucune souffrance. Je suis resté près de lui et, quelques instants après, une voiture d'ambulance arriva et le docteur allemand s'y trouvait.

C'est alors que, comme des soldats allemands étaient occupés à enterrer leurs morts, il donna l'ordre de venir prendre monsieur votre fils et de l'ensevelir près des officiers allemands. Ce médecin fit faire une croix et y écrivit lui-même ces mots: « Ici repose un brave médecin français ». Je suis parti avec l'ambulance, et l'après-midi un officier allemand me reconnut et me



A travers le pays inondé.

dit que le médecin français mort près de moi avait été enseveli avec tous les honneurs qui lui étaient dus. »

L'officier allemand, dont il est ici question, écrivit à la mère du docteur Chastang une lettre de condoléances, lui annonçant que son fils reposait au cimetière d'Eessen.

Combien de faits analogues ne pourrait-on pas citer à propos du siège et de la défense de Dixmude ?

Miller Brandenburg, un officier allemand, a écrit également quelques pages relatives à la prise de Dixmude.

« De farouches journées suivirent, lit-on dans ce récit. Le temps changea beaucoup. De superbes journées ensoleillées succédèrent à la tempête et aux énormes pluies. Nuit et jour on se battit pas à pas. Le sol fut acheté au prix de torrents de sang précieux.

« Au nord de la ville, la division voisine, favorisée par la nature du pays et une moindre force des positions ennemies, franchit le canal et déjà nous espérons pouvoir compter sur un affaiblissement du front de l'adversaire, nous espérons voir tomber la ville entre nos mains en versant peu de sang, lorsque parvient la nouvelle de l'inondation. »

L'auteur fait allusion ici à Tervaete et à Ramscapele, mais ne connaît probablement pas les particularités de la lutte dans ces parages, qui ne fut pas aussi aisée qu'il veut le dire.

« La division voisine, poursuit-il, est fière de tenir les ponts au nord de Dixmude, mais l'eau rend impossible sa progression. Si donc la ville doit nous appartenir, elle devra être prise d'assaut du côté sud-ouest par notre seule division. »

Puis il parle des combats entre les Allemands retranchés au château et les Français et les Belges qui occupaient les positions du cimetière.

« Le 9 novembre arriva à la division l'ordre : « La brigade R... donnera l'assaut à Dixmude à une heure » de l'après-midi. » L'heure décisive était arrivée.

« Lorsque le jour se mit à poindre le 10 novembre, nous chevauchâmes vers le front et gagnâmes le poste d'observation de la division installé dans une tranchée à environ 900 mètres de Dixmude.

« Ce poste, deux jours auparavant, servait encore d'abri à nos chasseurs qui étaient maintenant à 200 mètres devant nous. Une observation précise montra que l'ennemi était toujours dans ses positions fortement retranchées, tandis que notre infanterie et nos chasseurs se trouvaient à 150 mètres devant lui. La nuit, la lutte avait fait rage dans certaines de ces tranchées. Lequel des adversaires en était resté maître, on n'aurait su le dire.

« A neuf heures précises, notre artillerie lourde et les autres fractions d'artillerie ouvraient un feu extrêmement violent sur la lisière sud de Dixmude et les pre-

mières tranchées ennemies qui s'y trouvaient aménagées. Quelle avalanche de fer et d'acier sur la malheureuse ville pendant ces quatre heures qui précéderent l'assaut !

« Vers onze heures, on ne savait encore avec précision par qui, de l'adversaire ou de nous, étaient occupées les tranchées si chaudement disputées. Je fus envoyé en patrouille. Je pus pousser jusque sur l'avant de notre infanterie et, à midi, je revenais rendre compte de l'état des choses.

« La batterie M, qui, sur l'ordre du chef de groupe, avait jusqu'ici tiré contre Dixmude, ouvrit alors seulement le feu sur son objectif particulier : elle devait préparer l'attaque des tranchées avancées.

« Le capitaine M... avait installé son poste d'observation près de celui de l'état-major et était relié téléphoniquement à sa batterie.

« Bientôt la tranchée avancée de l'ennemi, occupée par des Belges, des Sénégalais, des Turcos, était encadrée.

« Le capitaine H... passait au tir d'efficacité.

« « Une salve ! » commanda-t-il par téléphone — *Brumf!* — et aussitôt dansaient en l'air les nuages des shrapnells au-dessus des tranchées.

« « Hausse d'obus même distance, deux salves ! »

« Et, là-dessus, les projectiles atteignaient les tranchées. D'épais nuages de poussière ou de fumée indiquaient l'endroit où les projectiles avaient frappé. Tout ce que les canons purent donner le fut ; un bruit, un tonnerre assourdissant remplissait l'air.

« Peu à peu, cependant, l'aiguille de l'horloge approchait d'une heure ; le moment de l'attaque arrivait. Un instant avant, la section de batterie H... dont nous avons déjà parlé, située à 300 mètres de l'ennemi, avait ouvert son feu. Elle s'était tue jusqu'à présent pour ne pas trahir sa position et ne pas attirer sur elle inutilement le feu concentré de l'artillerie ennemie. Maintenant elle attaquait.

« Dans la tranchée ennemie, devant elle, deux mitrailleuses dans de solides abris. Celles-ci avaient déjà fait d'énormes ravages parmi nos jeunes troupes la nuit précédente. Si, au moment de l'attaque, elles eussent été intactes, on pouvait s'attendre à voir arrêter la partie de notre infanterie qui devait progresser par là.

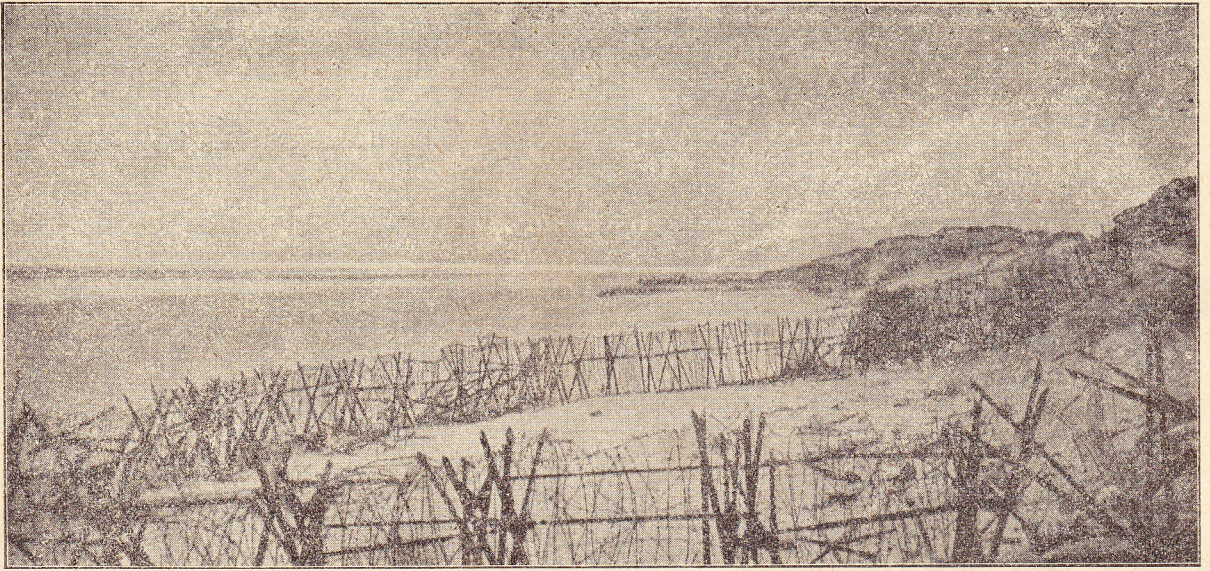
« Entre nous et l'ennemi, là comme sur tout le front, s'étendait une ceinture de prairies complètement découvertes. Donc, il fallait se débarrasser des mitrailleuses maudites. La section ouvrit un feu violent sur les deux ouvrages et il n'y eut bientôt plus à leur emplacement qu'un amas de ruines : les mitrailleuses ne firent plus rien aux nôtres.

« Cependant l'artillerie avait donné tout ce qu'elle pouvait et, lorsque l'aiguille de la montre passa sur une heure, elle changea de but pour ne pas mettre notre propre infanterie en danger. Celle-ci sortit alors de ses tranchées et, formée en ligne légères, traversa en courant les prairies pour se porter vers les positions ennemies.

« Et maintenant voici le plus beau spectacle. Nos jeunes troupes couleur « grise » pouvaient bien avoir derrière elles la moitié de l'intervalle qui les séparait des tranchées ennemies, que l'ennemi en groupe formé abandonne ces tranchées pour gagner la ville et se hâte de fuir par-dessus la levée du chemin de fer qui borde la lisière sud de Dixmude vers les débouchés. Notre chef de groupe s'en était tout de suite rendu compte et les donnait comme objectif à la batterie M. *Peng!* c'est là qu'éclatèrent les shrapnells. *Pouf!* les coquins jonchèrent le sol. Ceux que le sort épargna se sauvèrent à toutes jambes. Et de nouveau : *Peng!* Ainsi tombaient les salves de shrapnells.

« Mais une partie des Sénégalais et des Turcos — et certes d'une façon très distinguée, ne chercha pas à fuir, se plaça près d'un parapet sur l'avant d'une maison reconnaissable des autres à une affiche sur laquelle était inscrit le nom *Atlas*. La batterie se tourna contre eux : en peu de temps elle culbutait les nègres ; nos « gris » pouvaient enlever le mur sans pertes.

« A peine notre infanterie était-elle entrée dans la ville que V.K... faisait avancer les avant-trains, attelaient et gagnait au galop Dixmude par la route d'Eessen. Il entra dans la ville, puis, au trot ou au pas, suivant l'état des rues remplies de débris ou creusées d'énormes



Les dunes à Nieuport.

trous d'obus, il atteignait par la place du marché la sortie ouest de la ville.

» Ce fait produisit une grosse impression sur notre jeune infanterie; elle poussa des « hourrahs », se précipita derrière cette batterie qui atteignait la sortie ouest de la ville, dételait sous le feu des shrapnells ennemis, dirigeait son tir sur le pont du canal et cherchait à atteindre les derniers restes des troupes ennemies et la rive protégée de l'Yser.

» Le pont sautait en l'air : Dixmude était à nous.

» Il est juste de dire que l'on continua à se battre dans les rués quelque temps encore, mais cette lutte ne réussit pas à nous enlever Dixmude.

» Si nous avions préparé jusqu'ici un enfer dans les rues de Dixmude à ces chers et vénérés ennemis, l'enfer était pour nous maintenant. A peine les batteries ennemies eurent-elles acquis la certitude que Dixmude était indiscutablement à nous, qu'elles ouvrirent sur nous un feu violent. Tous leurs canons, tous leurs obusiers furent dirigés contre Dixmude ».

» La décision n'est pas encore obtenue : elle exigera encore des torrents de sang précieux », avoue ensuite l'officier allemand.

Brandenburg se livre de temps en temps à une douce fantaisie. Il parle à plusieurs reprises de l'artillerie lourde des Alliés, alors qu'en réalité le défaut de munitions paralysa la défense de la ville et fut même une des causes principales de la capitulation.

Pourquoi les troupes se retirèrent-elles du chemin de fer ? Précisément parce qu'elles devaient y essayer un bombardement si violent de la part de l'ennemi, sans être en état de riposter.

Mais après la chute de Dixmude ces renforts d'artillerie arrivèrent, afin d'empêcher à tout prix les Allemands de franchir l'Yser.

Le remblai fut consolidé du côté des troupes alliées au moyen de sacs à terre; on creusa de nouvelles tranchées et on améliora les anciennes.

L'amiral Ronarc'h établit son poste de commandement à Oudecappelle.

Les Allemands continuèrent à bombarder nos positions.

Le 12 novembre, les fusiliers marins, ayant été renforcés par une section de Toulon, purent combler les brèches.

Le 13, après un effroyable bombardement, l'ennemi entreprit une attaque, mais les abords du Haut-Pont furent soumis à une canonnade si intense qu'il n'y avait pas moyen de risquer le passage. Alors on augmenta encore le tir de l'artillerie. Et une pluie d'obus s'abattit sur les tranchées, sur la route, sur le village de Caeskerke, où les décombres s'accumulèrent de toutes parts.

Les Allemands avaient installé des mitrailleuses dans

les ruines entourant le Haut-Pont et les batteries françaises reçurent l'ordre de détruire les pans de murs et les squelettes des maisons encore debout. Les obus se croisaient en hurlant dans le ciel et le grondement de ce tonnerre déchainé se prolongea sans arrêt.

On vécut alors des nuits d'angoisse inexprimable.

Un peu au nord de Dixmude des détachements ennemis armés de mitrailleuses exécutèrent un coup de main hardi; ils s'efforcèrent de franchir la rivière en radeaux ou bien ils protégeaient les pontonniers qui construisaient des ponts, en les couvrant de leur feu.

Chaque matin les 75 français détruisaient les travaux de la nuit.

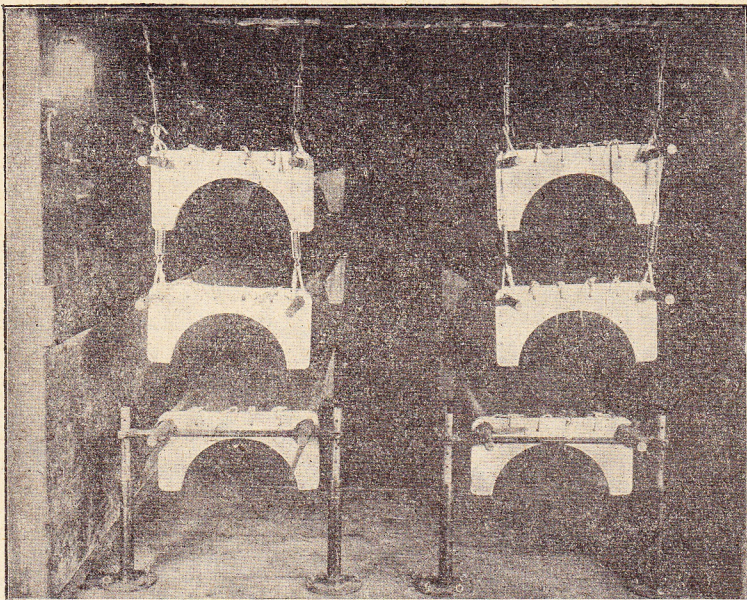
Le capitaine de frégate Geynet exerçait le commandement sur ce point. Son bataillon ne comptait plus que 468 hommes, mais qui se battaient comme des lions. Ces attaques diminuèrent progressivement, chacun restant dans ses tranchées et à Beerst-Bloote l'action se borna à une fusillade intermittente.

« Il y avait des histoires d'un drôle ! », écrit le commandant Geynet.

« De temps en temps des Allemands franchissaient la rivière à la nage. Un jour, nous dégringolons trois Prussiens du côté de notre berge. Le soir, j'envoie quatre hommes pour les enterrer. L'un d'eux prend le Prussien pour lui enlever ses bottes : le Prussien, qui faisait le mort, envoi un formidable coup de pied dans le ventre du matelot, qui tombe à la renverse, et le Prussien court encore.

L'homme se consola peut-être du coup de pied, mais il regretta sûrement les bottes, qui étaient excellentes, et contre lesquelles il eût troqué volontiers ses savates éculées. C'était toujours la grande souffrance de cette vie, ce manque de chaussures. Pour une fois, les Bretons donnaient un démenti à leur romancier Paul Féval, qui prétend qu'ils ne sont frileux que des oreilles. « On souffre du froid », écrit le commandant Geynet; nos hommes sont sans chaussettes » dans « leurs souliers trotés ». On souffre aussi de plus en plus du manque d'eau potable. L'eau de l'Yser est si « infecte » qu'on lui préfère celle des entonnoirs de marmites. Mais elle est venue là « par infiltration », et d'où ? Il y a tant de tombes et de débris de chevaux, vaches, cochons tués » aux environs ! L'enseigne de Cornulier se demande comment ses hommes « ne sont pas encore tous claqués de la tyhoïde ».

L'action des Allemands se bornait principalement à un tir d'artillerie qui s'allongeait peu à peu. Ils croyaient sans doute que Caeskerke était complètement ravagé et se mirent à tirer sur Oudecappelle, le quartier général de l'amiral.



Intérieur d'un wagon à marchandises, aménagé pour le transport des blessés.

Le 14 un obus atteignit la cave de la brasserie de Saint-Jacques-Capelle, où cantonnaient 50 hommes du 94e d'infanterie ; 29 eurent la tête fracassée, les autres furent tous blessés et mutilés.

On résolut de protéger la ligne contre les tentatives ennemies en étendant l'inondation à la rive de l'Yser près de Beerst-Bloote. Notre grand quartier général envoya à cet effet un détachement du génie. Près de la borne 16 il fallait faire sauter une écluse, mais pour atteindre cette écluse, on devait passer l'Yser sous le feu ennemi. C'était une opération peu commode, d'autant plus qu'on n'avait pas de barquette.

Un jeune quartier-maître nommé Le Bellé s'offrit à accomplir cette dangereuse mission. Une planche clouée sur deux barriques fit l'office de radeau. Le quartier-maître y embarqua avec sa dynamite pendant la nuit et quelques hommes se glissèrent jusqu'à la rive.

« Nous écartions les Prussiens à coups de fusil, raconte le commandant Geynet. Mon petit bonhomme a bien pris son temps, puis a laissé dériver son radeau, sur lequel les Prussiens se sont acharnés, et il est revenu en nageant entre deux eaux. »

Une explosion retentit et l'écluse vola en l'air.

L'eau ne se répandit pas tout d'un coup à Beerst-Bloote, mais s'infiltra lentement. Au bout de quelques jours le but fut atteint et on put constater que l'opération avait pleinement réussi. Les tranchées allemandes se remplirent, une nappe liquide recouvrit les champs et les prairies, fermant cette région à toute attaque.

Cependant, comme nous le disions tantôt, l'ennemi continua à canonner l'arrière des positions des fusiliers avec son artillerie lourde. Les batteries tiraient sans répit. Oudecapelle subit le même sort que Caeskerke et l'amiral Ronarc'h fut contraint de reporter son quartier général plus loin ; il s'installa à la ferme « Den Rabbe-laar », sur la route d'Oudecapelle à Forthem. L'église s'effondra bientôt.

Les fusiliers vont enfin être remplacés. Ils se battent à Dixmude depuis un mois et un grand nombre d'entre eux ont sacrifié leur vie sur le champ de bataille.

Le 16 dans l'après-midi arrivent les ordres pour la relève ; le 94e d'infanterie viendra occuper les tranchées. La nouvelle ne manqua pas de réjouir les marins, heureux de la perspective que leur était donnée d'une meilleure nourriture et d'un repos bien mérité.

« Les hommes se réjouissent, note le lieutenant de vaisseau M... dans son carnet, surtout parce que les bœufs et veaux qui erraient dans nos environs sont tous passés de vie à trépas et qu'ils considéraient comme

déshonorant de manger du « singe ». Je ne crois pas que, pendant tout Dixmude, mes hommes en aient mangé plus de deux fois. On se débrouille ! Moi je serai content de pouvoir me déshabiller et me laver complètement ; je n'ai pu le faire depuis le départ du Grand-Carbon, où j'avais escorté le convoi, le 15 octobre. »

Dans la tranchée du capitaine de Malherbe, les hommes, sur un vieux phonographe échappé au naufrage de Dixmude, s'exerçaient à répéter le « Chant au Départ ». Mais les fusiliers emportèrent l'impression du temps détestable qui sévit en Flandre à cette époque de l'année. Le 15 la neige se mit à tomber et le vent du nord-ouest souffla en tempête.

On partit en silence. Les Français partageaient dans la boue des routes ravines. Soudain quelques obus éclatèrent au-dessus de leurs têtes, car l'ennemi paraissait avoir découvert le mouvement. Mais ce n'était pas le bombardement qui invitait les hommes à tourner la tête vers la ville qu'ils étaient sur le point de quitter. Non, ils sentaient que Dixmude était devenu pour la brigade héroïque comme une seconde patrie ; cette cité de misère et de nostalgie leur était chère par toutes les souffrances qu'ils y avaient endurées, par tous les sacrifices qu'elle leur avait coûtés.

Quelques marins tombèrent dans les fossés et, tout mouillés, continuèrent le trajet à pied. Le vent qui soufflait en tempête, chargé de neige fondue, plaquait les capotes sur les corps. Les hommes avaient de la boue jusque dans le cou. Mais le colonel Delage donnait l'exemple de l'enjouement et de la vaillance ; à peine remis d'une blessure le brave officier marchait à côté de ses fusiliers, en tirant la jambe et traînant une vache, comme un fermier qui se rend à la foire.

Sur la route d'Hoogstaede une surprise leur était réservée. Le général d'Urbal, commandant la VIIe armée, qui avait été formée le 20 octobre pour collaborer avec l'armée belge, n'avait pas voulu remettre sa visite à la brigade jusqu'à son arrivée au cantonnement, mais dès le matin du 28 il était accouru à sa rencontre avec un peloton de trente dragons ; il descendit de cheval et décorait au son du canon le contre-amiral Ronarc'h et deux des plus jeunes fusiliers des 1er et 2e régiments, la vieille marine et la nouvelle, symbolisées par ces trois hommes, dont l'un recevait la cravate de commandeur, et les deux autres, « âgés de dix-sept ans et demi », la médaille militaire. Les assistants remarquèrent que, par dérogation au règlement qui ne prescrit l'accolade que pour les légionnaires, le général, au lieu de serrer la main, ces deux matelots, les embrassa.



Interrogatoire d'un prisonnier allemand.

A quelques lieues de là grounait l'artillerie ennemie. Le général expliqua qu'il avait tenu à honorer la brigade tout entière et à reconnaître solennellement sa magnifique défense de Dixmude.

Les troupes se rendirent ensuite à Hoogstaede et Gyverinchove.

L'hiver avait fait son apparition ; le 18 et le 19 novembre il gelait et la neige couvrait les vastes plaines flamandes.

L'amiral songea à reformer sa brigade à cet endroit. Mais il fallut y renoncer : l'encombrement était trop grand et il n'y avait pas moyen de se remuer. Enfin l'ordre arriva de partir pour Dunkerque.

La brigade se mit en route le 22 novembre.

Au bout de peu de temps la marche s'effectua plutôt irrégulièrement.

L'épuisement des troupes se révéla ainsi d'une façon frappante, car elles n'étaient même plus capables d'accomplir un trajet de 35 kilomètres en un jour. D'autre part des convois venant en sens inverse gênaient la marche. Les routes semblaient interminables et étaient en fort mauvais état. Il y avait de nombreux retardataires.

Les fusiliers traversèrent Hondschoote et Bergues, deux localités jadis insignifiantes, mais auxquelles la guerre avait donné une activité extraordinaire et qui étaient fort connues de nos soldats.

Hondschoote fait partie de ce chapelet de petites villes endormies, qui commence dans le nord de la Flandre à Aardenburg et l'Ecluse, englobe ensuite Lissewéghe, Damme, Bruges, Oudenburg, Ghisteltes, Nieuport et Dixmude aujourd'hui ravagées, et se continue à Bergues, Bourbourg et Gravelines.

Soit que l'on se promène sur les remparts de L'Ecluse, de Nieuport ou d'Hondschoote, on recueille les mêmes impressions ; l'éte on y voit la couronne de verdure qui se détache gracieusement sur le fond gris de la ville ; l'hiver on y entend les mêmes croassements stridents des corbeaux perchés dans les cimes des arbres dénudés, et à l'intérieur de la forteresse, dans les vieilles et spacieuses maisons et les entrepôts aujourd'hui abandonnés, règne le même silence qui, par un phénomène étrange, tour à tour vous donne le frisson ou vous rend joyeux.

Partout ce sont les mêmes rues désertes, plus larges ou plus étroites selon les endroits, bordées de coquettes façades à pignons, des rues qui aboutissent à quelque rempart ou à un champ, où s'élevaient jadis de vastes habitations, ou près d'une passerelle jetée sur un petit cours d'eau qui coule lentement et qui est un vestige, lui aussi, d'un ensemble de proportions plus grandes.

Mais comme elles sont jolies, ces vieilles communes, qui évoquent tout un passé aboli, où le relief d'une façade, l'encadrement d'une fenêtre, le seuil d'une porte, un marteau, où les moindres choses produisent une sensation d'art. Comme elles sont délicieuses, ces petites rues et ces places, qui semblent surgies du sol en harmonie avec le voisinage, plutôt qu'elles n'ont été construites !

Et tant de souvenirs si précieux étaient menacés de ruine, bien plus encore que par le passé.

Sans doute, ces petites villes avaient leur place marquée dans l'histoire.

La belle église d'Hondschoote avec sa tour élancée, « la tour blanche », comme on l'appelle dans la contrée, est trop grande, et dans le vieil hôtel de ville la municipalité ne s'occupe que de simples intérêts locaux. Dans la salle des pas perdus se trouvent neuf tableaux, qui reproduisent des femmes fortes : Judith, Debora, Pauline, Porcia, Zenobie, Lucrèce, Jocaste, Monimi et Jeanne d'Arc. Grâce à l'intervention de Lamartine, qui résidait souvent en cette ville et qui fut élu député de l'arrondissement, le gouvernement fit don à la commune d'une toile de Béranger, représentant la bataille d'Hondschoote.

Car il y a ici un champ de bataille.

Un monument « La Renommée » en perpétue la mémoire. Les nations alliées aujourd'hui, Anglais et Français, étaient en face les uns des autres en 1791 à cet endroit et Barthélémy fait remarquer dans son rapport, ce qui fut confirmé par la présente guerre : « sur ce terrain impropre à la lutte avec ses haies et ses fossés, on ne se bat pas, mais on se tue à l'arme blanche. »

Combien cette observation s'appliquait rigoureusement aux opérations actuelles.

A l'Yser, qui était en somme une région analogue, on ne livrait pas des batailles rangées, comme sur des plaines onduleuses, mais là aussi on se tuait à la baïonnette.

Dans toutes ces communes les fusiliers furent l'objet d'un accueil cordial.

A cinq heures et demie le gros de la brigade atteignit Saint-Pol, Petite-Synthe, Mardyck-lez-Dunkerque.

Enfin on pourrait souffler un peu et une existence plus calme s'annonçait pour les braves fusiliers.

Mais quelques heures plus tard on reçut du front un appel de secours et il fallut se résoudre à reconduire le lendemain, en autobus, les quelques hommes encore valides. La plupart étaient dans l'impossibilité d'entreprendre le voyage et restèrent à Saint-Pol, où la population leur réserva un bon accueil. On donna un lieu de repos aux guerriers épuisés, on leur offrit des friandises, chacun voulant témoigner sa joie de la défense de Dixmude.

Car, dans toutes ces localités situées derrière le front, l'angoisse la plus vive avait étreint les cœurs à la pensée que l'ennemi parviendrait à percer et à envahir la Flandre française.

Le 29, à six heures du matin, les autobus embarquèrent leurs voyageurs, les vaillants fusiliers à qui il ne fut même pas accordé le moindre répit. Nul ne savait où on allait. Le bruit courait que les Allemands avaient forcé le passage de l'Yser ; d'aucuns prétendaient que la ligne avait été rompue près de Nieuport.

Certains même se laissaient persuader, non sans fierté, que, en raison de son héroïsme, la brigade avait été désignée comme garde d'honneur du Roi Albert à La Panne.

Quelle était donc la raison de cette alerte ? L'aviateur Védriens avait remarqué une grande activité parmi les Allemands aux environs de Woumen. L'ennemi jetait des ponts sur l'Yser et on en conclut qu'il fallait s'attendre à une violente attaque, à une nouvelle offensive.

Par mesure de précaution, le général adressa un nouveau appel à la brigade, parce que les territoriaux n'étaient pas encore suffisamment entraînés à leur nouvelle mission.

Les marins n'avaient donc pas eu l'occasion de réparer ou de changer leurs vêtements boueux, déchirés et usés et de se procurer d'autres chaussures.

Mais le transport par autobus était une nouveauté et mit les hommes en gaité.

Aussi à l'aube les jeunes gens traversèrent Dunkerque, Bergues, Hondschote, Leysele, en faisant entendre des cris et des chants. Sans s'en apercevoir, ils avaient de nouveau pénétré en Belgique et la route se poursuivit par Isenberghe, Rexpoele, Gyverinchove, jusqu'à Linde. Les autos n'allèrent pas plus loin, et la brigade mit pied à terre. Les hommes avaient froid aux pieds; le dégel était survenu, transformant le tapis de neige en une boue noire qui s'insinuait à travers les chaussures usées.

Loo, entre Furnes et Ypres, avait été désigné comme lieu de cantonnement. Loo est une petite ville flamande fort ancienne; les habitants racontent même que Jules César attacha son cheval à un arbre, près de la Porte de l'Ouest, pendant son voyage à Boulogne, d'où il voulait entreprendre une attaque contre la Grande-Bretagne.

Mais Loo était bondé de troupes. Aussi le 2e régiment dut-il rester à Pollinchove, tandis que le 1er marchait sur Loo.

On y était moins confortablement installé qu'à Saint-Pol, car tous les bâtiments avaient déjà été réquisitionnés pour d'autres détachements et les maisons étaient pleines. On trouva à grand-peine un logement pour les marins exténués et un grand nombre d'officiers — on avait remplacé les manquants — durent coucher sur la paille. Un bataillon s'étendit sur la paille dans la vieille et vaste église, un des monuments du Veurne-Ambacht. Des officiers allèrent se reposer au jubé. Le vent soufflait par les interstices des vitraux.

L'offensive ennemie ne se déclancha pas à Woumen, mais on réclama du secours à Nieuport, et des autobus ramenèrent un régiment de Pollinchove. Le reste de ce régiment campa à Caeskerke, retournant ainsi d'une façon subtile et fort imprevue en face de Dixmude, tandis que le 1er régiment restait à Loo jusqu'au 5 décembre, où il put goûter quelque repos, dans des conditions d'ailleurs assez précaires, car il était mal logé, à la portée des bombes, sans abri contre le temps exécrable et souvent dépourvu de vivres suffisants.

La chute de Dixmude nous a menés si loin que, pour observer l'ordre chronologique des choses, il nous faut encore citer quelques autres faits.

Les journaux allemands ne tardèrent pas à avouer que la prise de Dixmude n'ouvrait pas la voie aux armées du kaiser et que les troupes devaient se borner à s'y tenir sur la défensive.

Les péripéties de la bataille d'Ypres. — Les défaites allemandes. — Le bombardement de la ville. — La garde prussienne.

La percée du front de l'Yser n'avait pas réussi. Bien que le kaiser fût en Flandre et qu'il exerçât sur ses armées une puissante influence, il ne put néanmoins obtenir d'elles ce résultat. Et la déception fut encore plus terrible lorsqu'on s'aperçut qu'après la résistance acharnée des troupes, l'eau était venue à son tour barrer la route de Calais.

Il restait encore un espoir d'atteindre le but convoité : une percée près d'Ypres. Nous avons décrit déjà une partie de cette sanglante bataille. L'ordre fut bientôt donné de faire à tout prix une brèche dans les lignes anglaises, afin d'ouvrir par là la route vers la France.

Il paraît que le général French songea un moment à abandonner Ypres. Du moins il se consulta avec le maréchal Foch qui estimait, au contraire, qu'il fallait résister.

« Il y eut un débat émouvant dans sa cordialité. Comme enfin le maréchal, après avoir exprimé les plus nobles sentiments, paraissait se rendre aux instances de Foch, celui-ci, sur sa requête, griffonna sur un morceau de papier une note qui, je l'espère, sera un jour publiée, recto et verso, car le maréchal, la saisissant et l'ayant lue rapidement, se contenta de la contresigner au verso et, avec un beau mépris des mesquins amours-

propres, l'envoya telle quelle au général Haig, avec ordre de l'exécuter. » (1)

Les Anglais résistèrent avec un succès inespéré.

Le dernier jour d'octobre, dès avant l'aube, les Allemands exécutèrent une attaque. Il faisait encore nuit lorsque l'on entendit toutes sortes de signaux et que l'on vit les lumières mouvantes des lanternes.

Des prisonniers rapportèrent que le kaiser s'était proposé d'entrer à Ypres le 1er novembre.

Et il semblait avoir des chances d'y réussir. La 1re division anglaise, exténuée, s'était repliée de Gheluvelt jusqu'au croisement des routes de Frezenberg et de Menin. La 7e division avait dû reculer à son tour sur les hauteurs de Klein-Zillebeke.

La cavalerie d'Allenby résista avec acharnement sur une ligne qui était beaucoup trop étendue pour ses faibles effectifs.

Quant à la 2e division, elle paraissait encore être en possession de tous ses moyens. Elle était alignée au nord de Gheluvelt et repoussa les assauts des Allemands à gauche de la 1re division. Celle-ci, entraînée par ce succès, s'élança avec la 2e division à l'assaut du flanc droit ennemi.

Le 2e des Worcesters de la 5e brigade, soutenu par l'artillerie de campagne et le 2e Oxfords refoulèrent l'ennemi le long de la chaussée. Ils se jetèrent sur l'ennemi à l'improviste et avec une fougue extraordinaire.

« On vit alors, écrit Napier, avec quelle vivacité et quelle majesté le soldat anglais se bat... Rien ne pouvait résister à cette formidable avalanche. Aucune manifestation de force indomptée, aucun enthousiasme nerveux ne pouvait affaiblir la fermeté persévérante de leur avance.

Ils enlevèrent Gheluvelt à la baïonnette vers 2 h, 30 de l'après-midi et la ligne fut reconstituée. Cela permit à la 6e brigade de cavalerie de purger d'ennemis les bois situés à l'est du village et de combler le vide existant entre la 7e division et la 2e brigade. Le soir la 7e brigade et les troupes de soutien de Bulfin avaient repris leurs positions primitives. » (2)

Le sang-froid des Anglais, le fameux flegme britannique se révélèrent dans toute leur intensité et jamais ils ne trouvèrent mieux à se dépenser.

« Un officier anglais avait acheté pour son escadron une centaine de ferrures, mais il se trouvait fort empêché de libeller son bon de réquisition, car il ignorait le terme par lequel la langue française désigne cet objet. Brave-ment, il écrivit : « Bon « pour cent pantoufles de cheval ! »

Un homme surprenant commandait une division. Affable, le général Lefèvre vous recevait dans sa mesure démolie comme dans un salon. Très grand et mince, il s'en allait à pied ou à bicyclette jusqu'aux plus périlleux avant-postes; il semblait se glisser à travers les balles. Jamais il ne surveillait on n'élevait la voix, et nulle alerte ne l'agitait. Par un après-midi de relatif silence, il jouait au bridge avec quelques officiers. Soudain, du vacarme; un obus écrasait le toit et tombait dans la cuisine. L'état-major, les agents de liaison, les ordonnances s'effarèrent. Mais le général ne bougeait pas; sans même s'enquérir de l'accident, il proférait seulement : Trois sans atout. » (3)

Le dernier jour d'octobre touchait à sa fin. La Tousse-saint arriva, mais Ypres ne tomba pas sous la griffe de l'ennemi.

Dans l'intervalle Ypres même avait déjà été bombardé. Le premier obus s'abattit dans la nuit du 29 au 30 octobre.

« Vers onze heures, raconte César Gezelle, j'entendis en rêve comme les aboiements d'un chien, mais en se rapprochant le bruit s'enfla et devint un vacarme si effrayant et si voisin qu'il semblait vouloir éclater contre la fenêtre de ma chambre.

Il explosa d'un coup qui fit trembler toute la maison, et projeta des débris de nombreuses vitres au milieu de

(1) Louis Madelin. « Le chemin de la victoire. »

(2) A. Callewaert. « Ypres. »

(3) René de Planhol. « Etapes et batailles d'un hussard. »



Prisonniers boches sous la conduite de Belges

la rue. Ce coup me réveilla, mais je restai encore couché pendant quelques instants, tandis que mon sang martelait mes tempes sous l'impression de la frayeur.

J'attendis et sans aucun doute une foule d'autres habitants attendaient comme moi.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence de mort. Il régnait une profonde obscurité et personne ne bougeait dans les maisons ni dans les rues.

Un coup sourd dans le lointain, suivi de nouveau du sinistre aboiement.

Avant que j'eusse le temps de me livrer à de plus amples réflexions, tout notre quartier fut secoué par une explosion si effroyable que la foudre semblait être tombée au milieu de notre maison. Au dehors un ruissellement de débris fit résonner les pavés, comme une pluie d'éclats métalliques.

Je sautai à terre et j'eus de la peine à en croire mes yeux, j'aurais voulu douter de la réalité qui s'offrait à moi, repousser la vérité et constater que ce n'était pas la vérité. Mais ce n'était que trop vrai.

Les autres habitants de la maison ont vivement sauté en bas de leur lit et courent de tous côtés sans savoir quel parti prendre. Au dehors des portes s'ouvrent et se referment ; un attelage prend la fuite dans l'obscurité. Pour le reste, c'est la nuit opaque.

J'ignore comment les choses se passèrent ailleurs, mais lorsque la bombe suivante arriva, tout notre voisinage, soit cinq ou six familles, étaient tapies ensemble sous la voûte d'une grande cave. La canonnade ordinaire, qui était suspendue depuis plusieurs jours au-dessus de la ville comme le grondement d'un orage qui ne veut pas se dissiper, avait cessé comme sur un mot d'ordre. La nuit était d'un calme lugubre, comme pour laisser vomir cette bouche qui nous envoyait un lourd obus toutes les cinq ou six minutes.

Nous étions assis parmi des caisses et des tonneaux de bière, la tête dans les mains, les bras appuyés sur les genoux. De nouveau une explosion sourde retentit dans le lointain, comme si les entrailles de la terre étaient secouées dans leurs profondeurs ; de nouveau le vacarme meurtrier arrive vers nous en s'enflant, et tous, par instinct de conservation, par un sentiment d'angoisse naturelle, nous levons les épaules. Le coup se répécut, la maison oscille au-dessus de nos têtes, nous entendons des fenêtres voler en éclats, des tuiles sonner sur les pavés, des décombres et des gravats dégringoler par terre. Puis le calme renaît.

Le lendemain les habitants semblaient sortir d'un cauchemar. Il y avait des morts, il y avait des blessés, plusieurs maisons et des édifices publics avaient été horriblement ébréchés ; au matin la circulation militaire reprit son animation. Le soir la crainte revint. Que fallait-il attendre de la nuit ?

Nombre de ménages quittèrent leur maison et la ville et notre quartier se trouvait également dans la rue, prêt à partir dans l'obscurité dès le premier coup ; il tombait

une petite pluie fine, le ciel était noir et dans les rues l'eau s'épandait en flaque brillantes au milieu de la boue.

Il n'arriva rien. Las d'attendre, chacun rentra chez soi et aménagea sa cave comme chambre à coucher.

La nuit s'écoula et rien n'arriva. Le samedi le bombardement fut d'autant plus violent.

Nous vîmes conduire aux trains des convois de plus en plus nombreux de prisonniers, nous vîmes aussi amener des blessés de plus en plus nombreux. Deux, trois fois par jour des aviateurs lançaient des bombes et ce samedi, dans le quartier sud-est, les shrapnells tombèrent déjà jusque dans la rue de Lille.

Les trois quarts de la population fermèrent ce jour-là leur maison inhospitalière ; car soudain le bruit avait couru que le front menaçait d'être enfoncé et que la ville était en sérieux danger d'être prise.

Ce ne fut plus dès lors un déménagement, mais une fuite éperdue vers la seule issue encore libre : vers le sud-ouest et vers Poperinghe.

Voilà ce que rapporte César Gezelle dans son chef-d'œuvre « La mort d'Ypres », au sujet des premières blessures reçues par la vénérable cité ; et alors commença la longue et lente agonie, la destruction complète de cette ville magnifique, dont la halle aux draps et l'église Saint-Martin faisaient l'orgueil principal, mais qui comptait encore tant d'autres beaux monuments, qui allaient être sacrifiés, hélas ! à l'implacable artillerie d'un ennemi sans scrupules. Nous avons vu mourir Nieuport et Dixmude. Ypres partagea le même sort. Ou plutôt non, la ville ne pouvait pas mourir aussi longtemps qu'elle restait l'âme de la résistance.

Le but des Allemands était de briser cette résistance. Nous avons dit que ce but échoua le dernier jour d'octobre.

A la Toussaint, d'autres assauts furent entrepris.

Les premiers eurent lieu à Klein-Zillebeke ; ils furent dirigés contre le 2^e de Bulfin et la 4^e brigade et ensuite près de Messines contre Allenby.

Le premier fut repoussé sans trop de peine avec le concours de la cavalerie de Byng. Cette attaque semblait destinée seulement à appuyer l'autre, car l'action fut encore plus violente près de la malheureuse ville de Messines.

Les troupes britanniques se défendirent avec acharnement, mais en présence de forces supérieures, elles durent évacuer Hollebeke et Messines. Ces deux points avaient une grande importance stratégique, car elles donnaient à l'ennemi des positions dominantes où il pouvait installer son artillerie.

Messines essaya un feu terrible. Des maisons s'effondrèrent. Les Anglais essayèrent de la reprendre et ce jour-là elle passa plusieurs fois de mains en mains, pour rester finalement aux Allemands. Callewaert dit à ce propos dans son aperçu des événements :

« Messines fut rasé sous l'effroyable canonnade, et malgré nos furieuses contre-attaques, il nous fut impossible de reconquérir la ville. Allenby appela au secours les quatre bataillons (deuxième corps), qui étaient en repos entre Messines et Bailleul. Ils accoururent, creusèrent des tranchées et se maintinrent jusqu'à la nuit, contre des attaques incessantes de l'ennemi ; c'étaient les London Scottish, qui recevaient le baptême du feu, et ils montrèrent autant de sang-froid que des vétérans. Au cours de la nuit, les Allemands enfoncèrent le flanc gauche de la 1^{re} division de cavalerie, enlevèrent Wytschaete — sur la route d'Ypres à Armentières — et canonnèrent à revers les London Scottish, mais dans la matinée du lundi, 2 novembre, les troupes de soutien et le 16^e corps français se rapprochèrent de Wytschaete et s'y fortifièrent. Messines resta aux mains des Allemands ; — elle formait une encoche profonde dans notre ligne, qui allait maintenant de De Geer jusqu'à l'ouest de Messines, passait par Wytschaete, Saint-Eloi et Klein Zillebeke vers Gheluveld. De Geer fut violemment bombardé ce jour-là à la gauche de Pulteney, où Dent, le tambour des East-Lancashire, gagna la Croix de Victoria en se mettant à la tête des troupes après la mort de tous les officiers et en résistant jusqu'à l'arrivée des renforts. »



Tranchée française à l'Yser.

Les combats, en effet, avaient été sanglants. Les masses ennemies s'avancèrent sans cesse comme les flots de la mer. Quelquefois elles s'élançèrent dans les lignes anglaises en poussant des cris de triomphe, mais chaque fois elles furent rejetées.

Quand les officiers tombaient, des sous-officiers et même de simples soldats prenaient le commandement. On ne voulait reculer à aucun prix. On lutta pour quelques pouces de terrain comme pour une forteresse. Les morts s'entassaient. Des blessés même rassemblaient leurs dernières forces pour soutenir la défense. Avec une grande abnégation des conducteurs apportaient des munitions sous le feu le plus violent. Lorsque les chevaux étaient fahchés, les hommes eux-mêmes traînaient les caissons.

Messines était perdue, mais l'ennemi ne put aller plus loin. Les officiers allemands hurlaient de rage. Ils frappaient avec leur sabre ceux qui reculaient ou les menaçaient de leur revolver. Des mitrailleuses étaient postées derrière eux pour refouler dans la fournaise les Prussiens qui fuyaient.

Le kaiser avait voulu qu'Ypres fût pris, mais le désir du seigneur de la guerre se brisa contre l'héroïsme de la petite armée, dont Guillaume et sa clique parlaient avec tant de mépris.

Des officiers avouèrent plus tard qu'ils ne comprenaient pas l'échec des plans de l'Allemagne sur ce point et ne parlaient de rien moins que d'un miracle.

La fin de la journée termina les combats le 2 novembre. Les assaillants d'ailleurs étaient épuisés. Ils étaient haletants dans les tranchées si chèrement payées et ne pouvaient songer à poursuivre l'assaut le lendemain. Et même pendant cinq jours l'ennemi se borna à un simple bombardement. Cette pause servit admirablement les Anglais en leur permettant de se refaire un peu et de reformer leurs unités très éprouvées.

La 7^e division anglaise était tellement fondue que de 12,000 hommes elle n'en comptait plus que 3,000.

Les Allemands s'occupèrent de transporter leurs blessés et d'enterrer leurs morts.

Un rapport de l'époque relatif aux habitants de Becelaere dit :

« O, chaque fois qu'ils regardent par les petites vitres de leur ferme, ils voient un spectacle auquel, du reste, ils sont déjà habitués : un soldat prédicateur et un officier à la droite d'une fosse béante ; en face d'eux des aides de la Croix-Rouge. Et dans la grande tombe gisent des jeunes gens, tombés dans l'horrible bataille qui fait rage depuis quatre mois. L'ecclésiastique prie un instant... Puis on comble hâtivement la fosse. Ainsi la route de Dadizele à Gheluvell est devenue un cimetière... »

« De loin », raconta un paysan. « on dirait un champ dont le blé d'hiver a levé rapidement sous l'influence d'une douce température. Car toutes ces tombes sont ornées de vertes branches de sapin et de feuillage. Vu de loin, cela forme une grande tache. »

Les Allemands perdent leur arrogance et déclarent qu'ils ne peuvent percer. Et beaucoup de soldats demandent aux paysans quels sont ces forts si redoutables qui se trouvent près d'Ypres.

« Nous avons pris si vite Namur, Maubeuge et Anvers, et ici nos attaques sont vaines », disent-ils pleins de surprise.

Ce soi-disant fort est le Polygone au sud-est d'Ypres. Au milieu des bois de sapins de la plaine onduleuse se trouvait le champ d'exercices de l'école d'équitation d'Ypres. Et maintenant les Anglais ont converti cette position avantageuse en un fort, plus solide que les modernes forteresses à coupoles, qui inspiraient tant de confiance. Ils sont installés derrière des troncs d'arbres et des plaques d'acier, dans des couloirs souterrains qui constituent un abri imprenable. Et maint soldat allemand, qui a vu à nouveau tomber des camarades et emporter des blessés, et qui pense à ses parents ou à sa femme, en quittant les tranchées, couvert de boue et épuisé de fatigue, dit au paysan flamand : « La Belgique va devenir notre tombeau. »

C'était, en effet, un vrai tombeau.

Un cimetière de ruines aussi.

« Ah ! dans les premiers temps », me déclara un paysan qui avait fini par abandonner cet enfer, « il nous arrivait fréquemment, lorsque le soir nous mettions la tête dehors, d'apercevoir quatre, cinq fermes en feu. »

Entre Roulers et Ypres, il ne reste plus qu'un seul moulin debout : le « Arkemolen » ; mais il a déjà plus d'une blessure et ne peut plus tourner, car... le meunier pourrait se servir des ailes pour donner des signaux à l'ennemi.

Ainsi, non seulement la ville d'Ypres était condamnée à périr, mais une contrée entière. Et on n'était qu'au début de la guerre !

Le 6 novembre, l'ennemi reprit ses attaques. Il les dirigea cette fois contre les Français, près de Zillebeke. Nos alliés durent reculer.

L'ennemi renouvela son assaut en masses profondes, et les Français se replièrent à nouveau sur la cavalerie des troupes métropolitaines anglaises, dont deux escadrons occupaient la route sur deux rangs pour arrêter la fuite. Des Français, des Anglais et des détachements ennemis se mêlèrent dans les rues du village. Le colonel Gordon Wilson, des Blues, un soldat intrépide, fut tué par un coup de feu tiré d'une maison.

Le major Hugh Dawnay, qui avait quitté l'état-major du quartier-général pour se mettre à la tête du 2^e des gardes du corps, marcha contre l'ennemi et lui causa des pertes terribles. Deux cents ans auparavant, la « Maison du Roi », garde du corps française, avait exécuté une attaque désespérée dans les plaines flamandes ; c'étaient les célèbres « Gants Glacés », vêtus de dentelles et d'acier, portant des chapeaux à panache, et montant des chevaux ardents. La présente attaque de la cavalerie anglaise était bien différente. C'étaient des hommes en khaki, couverts de boue, et qui s'élançaient à l'assaut à pied, la baïonnette en avant.

Guerre sans luxe ni forfanterie, lutte de vaillance modeste et de courage éprouvé.

Hugh Dawnay tomba à la tête de ses hommes, mais non sans avoir tenu l'ennemi en respect.

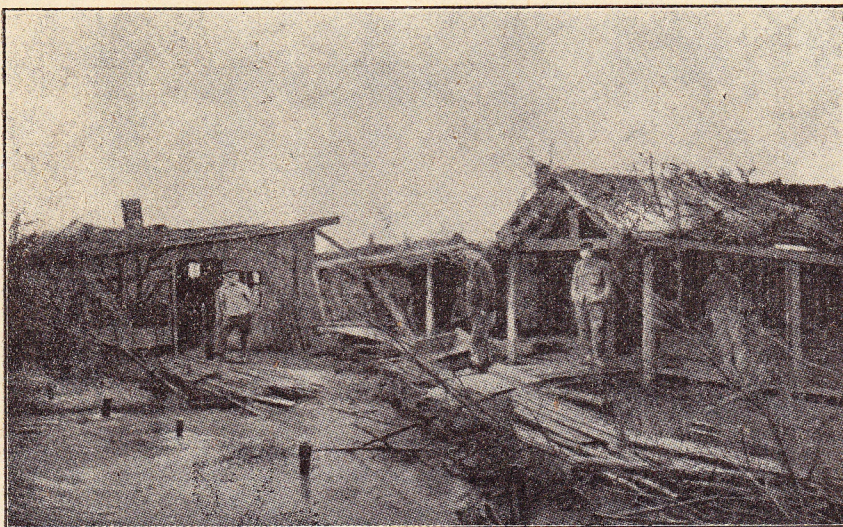
Sa mort fut féconde, car l'attaque où il succomba sauva la situation des troupes anglaises. (1)

7 novembre. Nouveaux combats acharnés. Le soir, la 22^e brigade de Lawford était réduite à son commandant avec cinq officiers et 700 soldats.

Puis une accalmie se produisit jusqu'au 10 novembre. Mais ce calme présageait une nouvelle tempête.

« Le mercredi 11 », écrit Callewaert d'après la description de John Buchan, « eut lieu la tentative suprême. De même que Napoléon avait utilisé sa garde pour l'attaque finale à Waterloo, de même l'empereur Guillaume fit-il à Ypres dans un but identique. »

(1) Callewaert. « Ypres ».



Cantonnement belge.

La 1re et la 4e brigade de la garde prussienne (1) avaient été amenées de la région d'Arras et on les lâcha contre la pointe de notre saillant.

Ils avaient été décimés à Charleroi et à Guise, avaient été horriblement éprouvés dans les marais de Saint-Gond, presque autant à Reims, mais ils luttaient à présent sous les yeux de leur kaiser, et ils s'élançèrent comme au premier jour de la guerre. Mais ce qui semblait incroyable, et ce qui causa à nos soldats une telle surprise qu'ils n'en croyaient pas leurs yeux : ils voyaient ou du moins ils croyaient voir dans l'obscurité des petites heures de la nuit, que ces fameuses troupes avançaient au... pas de parade bien connu. Elles abordèrent ainsi la route de Menin vers Gheluvelt et bien avant qu'elles ne se fussent approchées, le feu foudroyant des Anglais leur avait fait payer un lourd tribut. Mais la discipline était si solide que leur masse demeura inébranlée.

La 1re division anglaise subit le choc terrible de l'assaut et sur trois points l'ennemi réussit à percer et à atteindre les bois vers l'ouest. Il enleva la première ligne de tranchées des Anglais, mais fut hors d'état d'entreprendre une attaque décisive.

Les Allemands furent arrêtés par le feu de front des Anglais, les flancs les bombardèrent à revers, et ils furent refoulés vers les tranchées qu'ils avaient prises.

La contre-attaque anglaise les obligea d'en évacuer la plus grande partie, mais ils en gardèrent une ou deux, ainsi qu'une étroite bande de terrain dans le bois du Polygone. Le lieutenant Walter Brouie, du 2e Highland d'infanterie légère, reçut la Croix de Victoria pour un superbe fait d'armes, qui permit de reprendre une partie des tranchées. Ce jour-là le général de brigade Charles Fitzclarence, V. C., le commandant de la 1re brigade (2), un soldat dont la science héraldique n'était pas moins admirable que l'héroïsme.

L'échec de la garde prussienne semblait avoir enlevé à l'ennemi ses forces vitales. L'avalanche toujours accrue de ses soldats n'était pas parvenue à enfoncer la mince ligne des Alliés et à la faire céder. Absolument exténué, gravement éprouvé par des pertes terribles, l'ennemi ne porta que des coups de plus en plus faibles et retomba de nouveau dans la routine de la guerre des tranchées.

(1) Ces brigades comprenaient — avec un total de treize bataillons — le 1er et le 2e régiment de la garde à pied, le régiment n. 2 de grenadiers Kaiser Franz, le régiment n. 4 des grenadiers de la Reine Augusta et éventuellement le bataillon de chasseurs.

(2) L'effectif normal de la 1re brigade comportait 153 officiers et 5.000 hommes. Elle comptait encore 8 officiers et moins de 500 hommes, y compris les non-combattants, comme les cuisiniers, les convoyeurs, etc.

Pendant ce temps, le 9e corps de Dubois, servant de liaison avec les troupes de l'Yser, lutta toujours.

La bataille fit rage autour de Bixschoote, où les cadavres s'amoncelèrent dans le village et aux environs.

La conquête de cette localité aurait permis à l'ennemi de s'établir à califourchon sur le canal et la voie ferrée Ypres-Dixmude, de couper ainsi et d'encercler les Anglais par le nord, et cet objectif ressemblait de fort près à ce qui aurait pu se produire au canal Ypres-Comines à Klein-Zillebeke.

Pour arriver à ce résultat, l'ennemi lança les bataillons l'un après l'autre sur Bixschoote. En un jour, dit l'état-major français, trois régiments allemands furent anéantis, et un quatrième le lendemain.

L'ennemi déploya une activité extraordinaire autour de la ville, au nord et au sud, mais chaque fois qu'il voulut exécuter un mouvement tournant, il en fut empêché.

A partir du 15 novembre, les furieux assauts sur la pointe du nord se calmèrent, comme s'étaient calmés quatre jours auparavant ceux dirigés contre la pointe du bastion d'Ypres.

Le temps changea et la première bataille d'Ypres se termina dans une tempête de neige.

Et maintenant que la bataille était passée et que l'on pouvait juger tranquillement les faits, on s'étonna dans les milieux anglais de cette éclatante victoire. A certains moments, au plus fort de la lutte, trois divisions et quelques éléments de cavalerie avaient résisté à des corps d'armée, des officiers étant obligés de combler les vides avec toutes sortes de soldats. Il arriva qu'un sous-officier commanda un bataillon.

Empruntons encore les détails suivants à l'aperçu de Callewaert :

« A un certain moment même un général de brigade avait sous ses ordres treize bataillons. Nous pouvons nous faire une idée à peu près exacte de cette lutte qui semblait désespérée en lisant l'ordre du jour de Sir Henry Rawlinson à la 7e division :

« Après toutes les privations et l'incertitude que lui causait l'idée d'être poursuivie par des forces effroyablement supérieures, la division eut encore à traverser l'épreuve la plus lourde. On confiait à une poignée de 30.000 hommes la mission de tenir en respect la formidable armée allemande, tandis que les autres corps anglais accouraient de l'Aisne.

Les 30.000 hommes se cramponnèrent au sol comme des naufragés, chacun occupant tour à tour les tranchées, afin de tenir une ligne qui pour la plus grande partie était beaucoup trop étendue — une ligne mince et épuisée — contre laquelle les meilleures troupes allemandes de première ligne s'élançèrent avec une véritable rage. C'était une énorme disproportion d'environ huit contre un, et une fois que l'ennemi avait trouvé avec précision



Marins français et leurs abris.

la distance de tir d'une tranchée, il y pleuvait bientôt d'un bout à l'autre des obus et des shrapnells, qui produisaient des effets terribles.

Cependant le soldat restait cloué au sol et Ypres fut défendu de telle façon que par la suite un officier allemand en rendit témoignage comme d'un magnifique fait d'armes. Les Allemands avaient l'impression, dit-il, que quatre corps d'armée anglais résistaient dans ce secteur.

Lorsque plus tard la division fut retirée de la ligne de feu pour se reposer à l'arrière, on constata que sur 400 officiers qui avaient quitté l'Angleterre, il n'en restait que 44, et sur 12,000 hommes, 2,336 seulement. »

La direction des commandants de corps fut au-dessus de tout éloge, et la tâche la plus lourde reposait sur Sir Douglas Haig.

Toutefois Ypres fut une bataille de soldats, qui fut gagnée par les fortes qualités guerrières du troupier plutôt que par un art militaire quelconque. On n'avait ni la place ni le temps nécessaire pour se livrer à des artifices de manœuvres. En fait, il est bien rare de trouver dans l'histoire de la guerre une grande armée arrêtée et tenue en respect par un cinquième de ses effectifs.

La guerre s'était déchaînée sur la Flandre comme une tempête. « Percer ! » tel était le mot d'ordre des Allemands. Et jamais ils n'avaient eu une chance aussi favorable ! Mais de même qu'à Liège et à Namur, à Verdun et à Nancy, à la Marne, le plan orgueilleux s'était effondré.

Seule la mort remporta une grande victoire. De part et d'autre le sang coula à flots.

Que d'existences robustes furent fauchées !

Les Alliés perdirent d'Albert à Nieuport 100,000 hommes. Près d'Ypres les pertes anglaises furent de 40,000 hommes. Des bataillons entiers disparurent, notamment : le 1er des Coldstreams, le 2e des Royal Scotch Fusiliers, le 2e Wilhires, le 1er des Camerons ; un général de division, deux généraux de brigade, douze officiers d'état-major furent tués ; 18 régiments et bataillons perdirent leurs colonels.

« Il y avait à peine, dit Callewaert, une maison qui s'était signalée dans l'histoire orageuse de l'Angleterre qui n'eût pas à déplorer la mort de plus d'un fils. Wyndham, Cadogan, Cavendish, Bruce, Gordon-Lennox, Fraser, Kinnaird, Hay, Hamilton, on croit parcourir la liste des héros après Azincourt ou Flodden.

Ypres était une victoire décisive, car elle atteignait complètement son but. La ligne des Alliés était fortement établie de l'Oise à la mer, les mouvements de l'ennemi tendant soit à l'envelopper ou à la briser avaient échoué et son initiative écrasée dans l'œuf lui échappait. Désormais il fut obligé d'accepter la forme de guerre que les Anglais avaient fixée, en domplant son ardeur pre-

mière et avec des vides partout dans ses rangs. Si l'on n'avait pas réussi, à atteindre ce résultat, l'ennemi aurait occupé les ports maritimes de la Manche et anéanti complètement l'aile gauche des Alliés ; la guerre aurait revêtu de ce fait un caractère nouveau et tout différent. Ypres, comme Le Cateau, était dans un sens spécial un exploit proprement anglais. Sans le puissant soutien du corps de d'Urbal, sans l'héroïsme des Belges à l'Yser et la résistance de Maud'huy à Arras, la situation eût été certainement désespérée, mais jamais des Alliés n'avaient lutté avec une entente si parfaite.

Les Allemands perdirent 250,000 hommes. Cet hiver-là ils aménagèrent de nombreux cimetières. Des soldats-sculpteurs taillèrent des pierres funéraires et des croix et même de grands monuments, comme à Roulers, et l'on y grava les noms des morts. Mais la liste de ces noms devait s'allonger à tel point qu'on ne pouvait la tenir à jour. Oui, la Flandre devint un cimetière allemand.

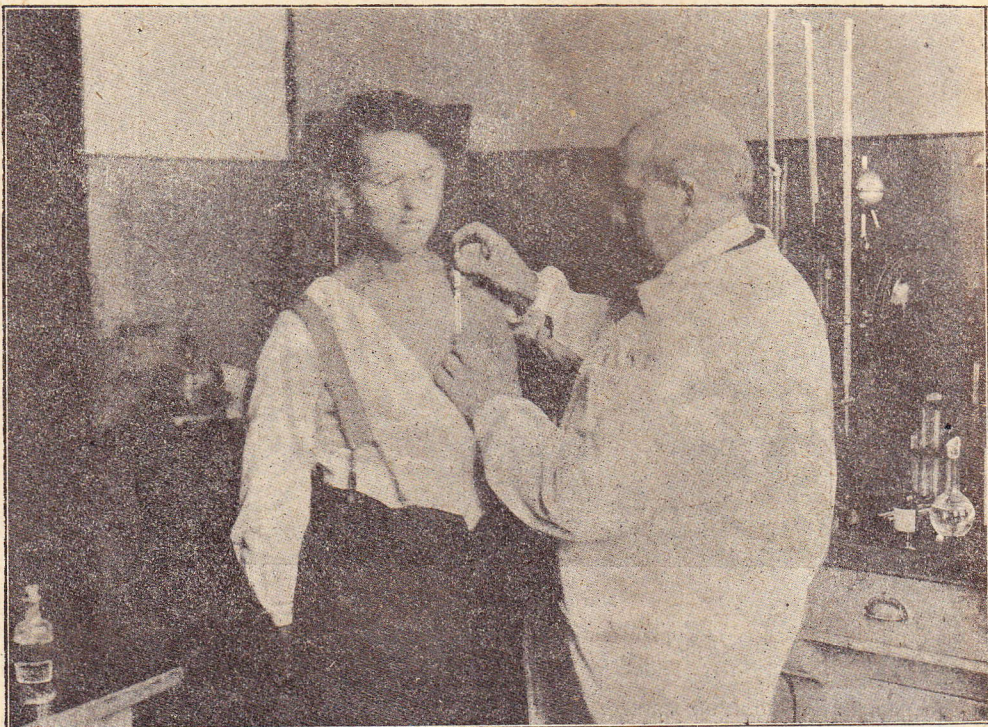
Le général Foch, parlant de cette bataille des Flandres, qui s'est terminée par l'échec irrémédiable des Allemands, a exprimé son opinion comme suit, en présence de journalistes qui étaient venus l'interroger :

« Vous voulez, dit-il de sa voix nette et coupante, savoir en quoi consiste la bataille qui vient de finir ?

Voici : il s'agissait de fermer à l'ennemi la route de Calais, qu'il tenait essentiellement à occuper pour gêner nos communications avec l'Angleterre. Pendant plus de vingt jours, sur le front de Flandre, de La Bassée à la mer, cinq corps d'armée alliés, un anglais, quatre français, unis à ce qui restait de l'armée belge, fatiguée par trois mois d'une dure campagne, ont maintenu leurs positions contre douze à quinze corps d'armée allemands sans cesse renouvelés. Notre front affectait une forme convexe, un « rentrant » dans les positions allemandes. Il eût été facile de le rectifier et de réaliser ainsi de sérieuses économies de forces, mais il eût fallu pour cela céder Ypres, la dernière grande ville qui restait à la Belgique. Personne, parmi mes subordonnés, n'a voulu entendre parler de céder un pouce de terrain et, grâce à la valeur de nos troupes, qui toutes, anglaises, belges, françaises, ont rivalisé de bravoure et de sollicité, nous avons pu accomplir ce que nous nous étions proposé. »

Quant au général French, tout en rendant hommage aux Français et aux Belges qui s'étaient admirablement comportés au cours de ces journées mémorables, il exalta comme il convenait le courage et l'endurance des troupes britanniques.

Et ici nous voudrions ouvrir une parenthèse pour souligner quelques traits caractéristiques du soldat anglais, de Tommy Atkins, ou plus simplement du « tom-mie ».



Vaccination d'une recrue contre les maladies contagieuses dans un laboratoire bactériologique.

« Tommy Atkins, écrit André Tudesq (1), n'aime rien tant que donner des souvenirs. C'est un soldat bien payé, — le mieux payé des soldats d'Europe : son prêt est de 1 fr. 65. Il lui plaît d'être généreux.

Dès qu'il s'installe en pays ami, il se dépouille pour l'habitant : pour l'habitante surtout.

L'autre marotte du cher allié est la haine du poil au menton.

Il veut bien affronter la mort, mais en gentleman. S'il vous est arrivé de vous glisser dans quelque tranchée française, pour peu que l'on soit face à l'ennemi depuis plusieurs jours, vous restez étonné du visage de nos soldats : ces tirailleurs d'avant-postes ont tous des barbes de sapeur. Rien de pareil chez nos amis.

On peut dire sans excès que le rasoir est la seconde arme de Tommy Atkins. Il est toujours, lèvres et menton ras, lustré, calamistré, fringant, net comme pour un soir de bal. La halte lui sert moins pour le repos que pour la barbe. Son sac, profond et souple, enferme au premier rang, avant les 250 cartouches réglementaires et les vivres, dits de famine (œuf, sucre, sel et café), un peigne de métal, un blaireau, un savon, un rasoir, une glace.

J'ai vu le fait que voici : un train militaire stoppe. Deux « King royal Rifles » sautent sur le quai. Ils vont droit au chef de station. — Combien arrêtez-vous ? — Cinq minutes. — All right ! » Et, s'installant devant une vitre, sous les yeux du personnage stupéfait, ils sortent en hâte leurs ustensiles de coiffeur, se savonnent à tour de bras et délicatement se rasent puis se poudrent.

L'arrêt était de trois minutes : le train siffle. Le chef de station s'impatiente.

« Vous avez une seule parole ! » déclare flegmatique et savonneux, le plus âgé des « King royal Rifles ». Et ils ne partent que leur barbe faite.

Le football est leur sport favori, même au front. La guerre pour eux est un sport. Vous ne sauriez imaginer combien de marches et de contre-marches ils exécutent pour leur seul plaisir. Dès le petit jour, dans les bourgs où ils campent, les populations s'éveillent au rythme du footing.

Du footing... et de ses chansons : car cet amateur de

jeux rudes est un fervent de la musique. Dix soldats anglais, d'Australie ou d'Ecosse, se trouvent-ils ensemble, ils chantent, ou sifflent.

Je pourrais vous parler encore de l'appétit honorable et des quatre repas de Tommy Atkins : le « breakfast » qui comprend jambon, rôties beurrées, confiture, fromage et thé au lait, le déjeuner de une heure (viande rôtie, pudding, confitures, biscuits, fromage), le five-o'clock classique et le dîner du soir. Comme il est déjà le plus payé d'Europe, le soldat anglais est le mieux ravitaillé.

Quand il part pour la bataille, joyeux et strictement rasé, Tommy Atkins allume sa pipe. Il ne la quitte qu'à la dernière extrémité, sous la fusillade. Avec quelles précautions alors il l'insère dans la poche, certes remarquable, sise à droite, sous sa molletière, proche la cuillère de métal que toujours il porte sur lui.

Un officier de liaison français décrit comme suit la prière des soldats anglais sur le champ de bataille.

« Des milliers de soldats, tête nue et l'arme au pied, prient à haute voix sur le champ de bataille, tandis que dans le lointain gronde la canonnade ; à chaque régiment sont affectés un chapelain, un pasteur anglican et un prêtre catholique. C'est dimanche. Le régiment est au bivouac. Depuis le réveil, les hommes se rasent, se nettoient et s'astiquent. A 10 heures très exactement, ils se rangent par compagnie, silencieusement se dirigent vers le milieu de la plaine et forment un grand carré devant le bivouac. Au centre de ce carré, trois tambours disposés l'un sur l'autre ont été recouverts d'un drapeau britannique. Sur ce pupitre improvisé : la Bible.

« Le chapelain a sur son uniforme passé le surplis, et le vêtement sacerdotal couvre à demi ses bottes de soldat. Près de lui sont groupés le colonel et les officiers supérieurs du régiment.

« Fall in ! »

« Le commandement du garde à vous a retenti et, d'une voix forte, le prêtre aussitôt commence la lecture de la prière du matin. Les hommes l'écoutent tête nue, recueillis et, quand elle s'achève, y répondent par un « Amen » fervent. Puis c'est le chant des psaumes, dont les versets sont alternativement psalmodies par l'officiant, les soldats et le prêtre. Soudain, toutes les têtes se courbent, c'est la bénédiction et, lorsqu'elles se relèvent, des milliers de voix, dans un puissant unisson, entonnent le premier vers du « God save the King. »

(1) « Sur les champs de bataille ».